# ATELIERS D'ÉCRITURE

## —ANNÉE 2022—

Animés par Michèle Lesage

*Les fauteurs de mots*

© Les fauteurs de mots

# Table des matières


INDEX 4

DISPARITION **5**

À fleur de peau 6

Inconséquences… 8

Disparition 10

Quand l'argent disparaît : exploration 12

Tous nus 13

La disparition des tables 15

Une mystérieuse maladie 17

Le déni en temps de pandémie 19

CARTES POSTALES **21**

Au jardin des orchidées 22

Le ménage du grenier 24

Boulogne-sur-mer, juin 1876 26

Au pied des chutes d'Iguazú 28

Un phare 30

Un objet archaïque 32

À la radio 34

L'abysse 36

TRANSPOSITION D'UN TABLEAU AU PRÉSENT **38**

Après la célébration 39

Homme au chapeau melon 41

Bien oui, ma Llana 42

Les profiteurs 44

Comme la dame de la photo 45

Des espoirs élevés 46

Le point culminant 48

La dame de la photo 50

CITATION LITTÉRAIRE **51**

Aujourd'hui était un jour rare pour Emma 52

Un jour rare... 54

Apprécier les choses rares 56

J'écris sur la neige 58

Des jours comme ça 59
Sur la plage 61
Rien ne laissait présager la fin de cette journée 63
LA PREMIÈRE FOIS **65**
La première fois, la mer 66
Un prologue déguisé 67
Un moment unique 69
Mon premier pas 70
Ne jamais avoir peur 72
PERSONNAGE DE ROMAN QU'ON AIMERAIT RENCONTRER **74**
Olga Bogovaya 75
Dracula 77
Ensemble 78
Mon héroïne est une femme 79
Un moment solennel 80
Harry Potter sauve Roméo et Juliette 82
SENSATIONS FORTES **84**
Ah, les curés ! 85
Si sage 87
Sensations fortes inattendues 89
Le malentendu 91
Un vendredi, c'était le 13 94
Une vie parfaite 96
L'HEURE DU CONTE **98**
L'enfant de neige… une autre fin 99
La palette de bolo 101
Vermeille 104
Aux origines du sapin de Noël 106
Le sapin rabougri 108
Les fauteurs de mots 110
Perdu dans la forêt 112
La collation d'Ecila 114
Ils moururent le même jour 116

# INDEX

*Angele, Rebecca*..... .....52, 99

*Bertrand, Louise*..... .....6, 22, 39, 101

*Chamberland, Nancy* ..... .....75

*Filteau, Hélène*..... ..... 8, 24, 41, 54, 66, 77, 85, 104

*Lavigne, Françoise*..... ..... 10, 26, 42, 56, 106

*Lesage, Michèle*..... ..... 12, 28, 44, 58, 67, 78, 87, 108

*Marcotte, Martine* ..... ..... 13, 30, 45, 59, 69, 79, 89, 110

*Pelletier, Claire*..... .....15

*Rocque, Rachelle Rose Anna Marie* . .....91

*Roy, Denis* ..... .....32, 46, 112

*Simard, Paule* ..... ..... 17, 34, 48, 61, 70, 80, 94, 114

*Tardif, Sylvie* ..... ..... 19, 36, 50, 63, 72, 82, 96, 116

# Disparition

## À fleur de peau

*Par Louise Bertrand*

Je le jure. Je ne céderai pas. Ce qui me sert de quatre murs n'est qu'un confinement par péché, une quarantaine allongée par insouciance, un isolement par inadvertance. J'ignore l'instant, l'endroit et le moment du début de ma culpabilité. Je n'ai pas vu le marteau de l'honneur s'abattre sur mon délit, mais j'ai compris la raison de ma liberté entachée.

Ceci écrit, l'approche de la faille était évidente, moins que la lumière au bout du tunnel, mais quand même. Tout le monde ne parle que de ça. Les journalistes en font grand état. Les dirigeants ne font que semer l'embarras.

Je suis une détenue de l'omicron, affectée d'un virus qui fiche tout en l'air, à tel point que l'on voie un convoi prendre la voie vers Ottawa pour parler d'une même voix. Cela ne durera. C'est écrit dans le ciel. C'est écrit sous la peau de nos ancêtres qui ont combattu peste, choléra, fièvre jaune et grippe espagnole.

Il faut patienter. Se tapir comme un chat. Se prémunir.

Il faut espérer. Sans dériver. Sans blesser.

Je suis une détenue en isolement complet. C’est ce que l’on appelle un emprisonnement cellulaire. Un jour, je m’en évaderai. Un jour, il disparaîtra.

## Inconséquences…

*Par Hélène Filteau*

Petit matin frileux, on l'a annoncé au bulletin de six heures, hier, en fin de journée. Je me suis couchée bouleversée, un peu, pas trop quand même. Toutes les importations de sucre ont été coupées à la frontière à la suite du déclenchement des hostilités économiques de nos voisins du sud.

Depuis déjà quelques mois la pénurie s'annonçait, mais bon, l'esprit ailleurs je n'y avais pas trop pensé… « Tiens, un autre affaire de plus ! »... mais ce matin, en descendant prendre mon déjeuner, curieusement, des arômes fictifs de caramel me chatouillent le nez.

Il y a déjà quelques semaines que le sucre a disparu de mon garde-manger. Plus de cassonade pour mettre sur mon gruau chaud et les réserves de sirop d'érable sont épuisées depuis un certain temps. Plus de biscuits et que dire du chocolat… les friandises au lait ont disparu depuis dix-huit mois au moins.

Je ne suis pas une maniaque du sucre et j'aime bien le chocolat noir… mais il y a noir, et noir...

Plusieurs industries sont tombées les unes après les autres. Confiseries, chocolatiers, et j'en passe.

Je pense à cette histoire de la grenouille dans l'eau chaude… Quand on met la grenouille dans l'eau fraîche d'un chaudron, elle s'habitue à la chaleur qui monte et ne saute pas en dehors du chaudron.

Et je me demande quand ? … quand aurions-nous dû sauter hors du fichu chaudron ? QUAND ? Et je n'ai pas la réponse, rien que les conséquences de tant d'inconséquences.

## Disparition

*Par Françoise Lavigne*

Ce matin, Nadine se réveille et c'est sur le pilote automatique qu'elle descend préparer le café. Dans son demi-sommeil, elle note que quelque chose est différent des autres matins. Elle a réussi à traverser le salon pour se rendre à la cuisine sans devoir enjamber tous les jouets qui peuplent habituellement tous leurs espaces de vie.

Mère de trois garçons, Nadine a depuis longtemps démissionné de l'opération ramassage de jouets. Elle ne les voit même plus, en fait. La voie ferrée qui traverse le salon et la salle à manger ? Facile à enjamber. Les petites autos sur lesquelles on peut glisser si facilement ? Un coup de pied et le tour est joué, l'auto roule sous le divan et on la trouvera peut-être au prochain grand ménage. Les toutous attachés, prisonniers des pattes de chaises ? Un avantage certain quand on se frappe un orteil, ça amortit le choc.

Olivier, son conjoint, a longtemps menacé les garçons de la disparition prochaine des jouets. Sac de vidanges en main, il commençait à mettre les jouets dans le sac, mais chaque fois, les supplications et les promesses de ranger venaient à bout de la résolution de tout donner. Le lendemain de la menace, le capharnaüm familier était de retour.

Ce matin, tout est nickel. Le plancher semble si vaste qu'on pourrait y patiner (attention de ne pas donner l'idée aux garçons…). Nadine se demande à quoi est attribuable cette soudaine disparition des jouets de la maisonnée. Elle imagine la scène quand les enfants vont se réveiller : plus de train, plus de casse-têtes, les crayons de couleur, les voitures… Plus rien pour occuper les garçons. Elle doit absolument savoir où sont passés les jouets ! Est-ce l'œuvre d'Olivier qui, durant la nuit, a tout mis à la rue ? Même si le résultat est spectaculaire, elle espère que non. D'une part, il faudra bien racheter des jouets, d'autre part, il faudra bien occuper les garçons. Elle ouvre la porte qui conduit au garage. Ouf, la disparition a épargné les bicyclettes et autres planches à roulettes qui sont aussi essentielles à l'harmonie familiale.

Comme elle se met en quête d'aller réveiller Olivier pour en avoir le cœur net, un cri enthousiaste la fait sursauter. « Bon anniversaire, maman ! » Cachés derrière le divan, les quatre hommes de sa vie rigolent de voir sa tête. Levés encore plus tôt qu'elle, ils ont tout ramassé pour lui faire une surprise.

Heureuse, Nadine prend conscience que les jouets éparpillés sur le sol de sa maison, loin d'être une nuisance, sont pour elle la preuve du bonheur tranquille de sa vie familiale. Autant savourer les piles de blocs et les files de voitures, ce temps filera si vite après tout…

## Quand l’argent disparaît : exploration

*Par Michèle Lesage*

Métal

Grave annonce : dans les médias, on lit que les mines d’argent sont à sec. À la Bourse, le cours de l’argent a pris de la valeur en raison de sa rareté. Tout ce qui reste de bijou et d’argenterie est devenu plus précieux que l’or ! Moi qui ai refusé les vieilles pièces de vaissellerie de mes grands-parents…

Monnaie

Avec la disparition de l’argent, l’humanité ne s’est pas pour autant débarrassée du fossé entre riches et pauvres. La grande utopie du troc en a pris pour son rhume…

Couleur

J’ai teint mes cheveux. Les fils argent ont disparu de mes tempes. Je me suis refait une jeunesse. À coup de pulsions laser, j’ai effacé mes rides. La petite intervention chirurgicale effectuée derrière mes oreilles a fait disparaître mes bajoues. Bien ! Je ne me reconnais plus. Étrange… on dirait que tous mes souvenirs se sont évanouis en même temps. Ai-je vraiment vécu ?

## Tous nus

*Par Martine Marcotte*

Les vêtements ont disparu de notre monde. Ouille ! Nous n'avions pas, du moins pas tous, l'habitude de nous montrer nus. Il nous faudra pourtant bien nous y habituer. Encore heureux que, dans notre coin de pays, nous ayons d'autres moyens de nous tenir au chaud ! Pourvu qu'on ne nous enlève pas aussi nos maisons et systèmes de chauffage.

Ça tombe mal pour moi. Ce n'était déjà pas drôle de vieillir, de voir mon corps changer, s'éloigner des canons de la beauté et de la séduction. J'avais gardé l'illusion que ça ne se voyait pas trop lorsque j'étais habillée, mais maintenant... Sans artifices, plus de cachotteries possibles.

Serons-nous plus vrais pour autant ? Est-ce que la nudité contribuera à réduire les inégalités économiques et sociales ? Malheureusement, tant qu'il y aura la chirurgie esthétique et autres tricheries fort dispendieuses, nous resterons à la merci des apparences. L'humain est probablement le seul être vivant qui se préoccupe de son apparence et qui s'inquiète autant de ce que les autres peuvent penser. Quelle vulnérabilité si nous ne pouvons plus cacher notre corps ni nos émotions ! Est-ce que les animaux, surtout ceux qui sont le plus près de nous au quotidien, essaient parfois de cacher des émotions qui leur semblent inappropriées ? Que ce soit par gêne ou par intérêt ?

Peut-être que je devrais rechercher le côté positif des choses ? Enfin, je ne pense pas ici à me moquer des défauts physiques des gens (n’est-ce pas ce que je crains pour moi-même ?). Je cherche... mais n’apprends pas à un vieux singe à faire des grimaces.

## La disparition des tables

*Par Claire Pelletier*

Tout avait commencé par l'introduction de cet appareil qui permettait aux gens de communiquer instantanément entre eux. À ces débuts, cette invention fut considérée comme révolutionnaire. Elle abolissait la distance et le temps. Elle permettait de se voir et de se parler immédiatement.

Mais, tranquillement, insidieusement, cet appareil s'est mis à prendre une importance démesurée dans la vie de leurs utilisateurs qui ne pouvaient absolument plus s'en dispenser. Dès leur lever, ils allumaient leur appareil sans plus même passer à table pour s'alimenter. On les voyait ensuite s'engager dans leur journée, marcher, les yeux rivés à leur appareil, coupés de la réalité ambiante, happés par les images et les nouvelles soi-disant sensationnelles, défilant sur leurs appareils.

Trop absorbés par leur vie électronique, ils se sont mis à déserter les lieux publics dans lesquels, auparavant, on se regroupait autour de tables festives pour échanger et déguster en communauté les saveurs d'un café fumant, les arômes d'une bière mousseuse artisanale ou encore les fruits d'un vin aromatique. Peu à peu, les tables furent abandonnées à leur sort, n'attirant plus personne autour d'elles.

On se mit à s’interroger sur leurs fonctions : pourquoi quatre pattes ? Pourquoi cette surface et ces chaises tout autour ? Peu à peu, leur utilité rassembleuse tomba dans l’oubli. On ignorait qu’elles furent un temps le lieu de repas familiaux, d’échanges enlevés et chaleureux, un vecteur de transmission. On ne passait plus à table. On s’alimentait seul de la froide nourriture de son écran.

## Une mystérieuse maladie

*Par Paule Simard*

Aujourd'hui, les bulletins de nouvelles ne parlaient que de ça. Une mystérieuse maladie affecte l'épice de la longévité. Toute la planète est sur le qui-vive ! La goïssata, une épice de synthèse sur le marché depuis une dizaine d'années, commençait à se faire rare. La panique se faisait sentir. Depuis qu'on avait découvert ses vertus régénératives, les gens se voyaient tous vivre éternellement.

Dans mon entourage, on se réjouissait de ce remède miracle. Mes frères étaient redevenus de jeunes sportifs. Mes amies se projetaient dans d'éternels voyages. Il n'y avait plus de limite à ce qu'on pourrait faire.

De mon côté, j'étais dubitative. Être sur la terre encore quelques décennies, oui je le veux bien. Ma fille et ses enfants seraient probablement heureux. Mais ce phénomène n'était pas sans soulever de terribles questions, tant collectives que personnelles.

S'il est facile d'imaginer les défis collectifs d'une plus grande longévité, pression démographique, enjeux environnementaux, marché du travail surchargé, etc., on était en train, à mon avis, d'écarter l'effet de cet allongement de la vie sur les individus.

Dans mon livre à moi, le thème du sens de la vie me tenait dans ses griffes. Apprendre dans le second mitant de sa vie, alors que le grand âge se profile, que cette fin est reportée presque à jamais. Je n’arrivais pas à trouver une nouvelle posture, un sens à tout cela…

## Le déni en temps de pandémie

*Par Sylvie Tardif*

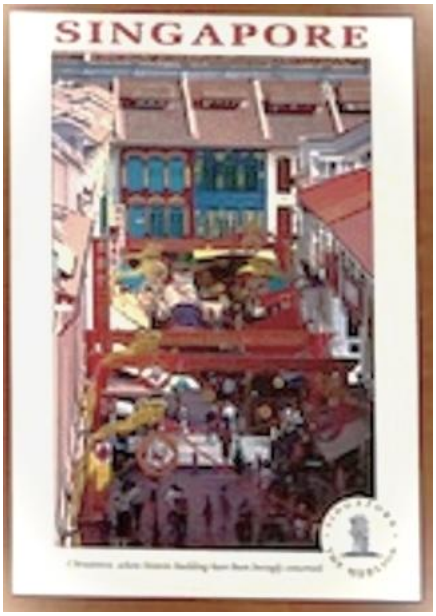
J'ai nié de toutes mes forces. Ce n'était pas compliqué, je n'avais pas de problème. Je ne comprenais pas pourquoi ma fille insistait tant pour que j'arrête de boire. Elle avait entrepris de me soûler lorsque nous étions seules. Tous les enfants se sont ensuite ligués contre moi pour me répéter *ad nauseam* que j'en prenais seule, que je m'endormais en état d'ivresse trop souvent. Comment pouvaient-ils savoir ? Ils me confièrent qu'ils m'appelaient le soir pour prendre des nouvelles. Ils me racontèrent que je décrochais le téléphone sans me rendre compte que ma bouche était pâteuse et mon discours incohérent.

J'étais face à des emmerdeurs de première catégorie. Je n'avais pas de problème. Combien de fois me faudrait-il le dire ? Qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire que je prenne un verre à l'occasion ? On s'en fichait qu'un verre de vin finisse par une bouteille vin. Je ne pouvais faire de mal à personne puisque je vivais seule. Ils s'inquiétaient pour ma santé, ces chéris. Ils ajoutèrent que ce n'était pas très drôle dans les soirées de famille. Cela mettait tout le monde mal à l'aise. C'était donc leur problème, pas le mien. Ils m'ont enquiquinée comme ce n'est pas possible. J'ai fini par céder. J'étais lasse qu'on en parle dès qu'une occasion se présentait. J'étais lasse des chuchotements et des regards en biais.

Bande d’hypocrites ! Dans l’espoir d’arrêter le harcèlement, j’ai mis du ruban adhésif sur les bouchons des bouteilles en promettant que le scellant resterait intact. Mon engagement était de rester sobre chez moi. Ils finiraient bien par admettre qu’ils m’embêtaient sans raison. J’ai tenu un mois. Il me semblait que la preuve était faite. Ils en voulurent plus. Maintenant que le plus dur était fait, m’ont-ils dit, ils m’interdirent de consommer de l’alcool pendant nos fêtes familiales. C’était ignoble. Je commençais à les détester. Plus ils insistaient, plus j’étais obsédée par le verre que je me promettais de savourer quand je pourrais enfin reprendre une vie normale. Ils m’ont acheté des vins et des bières sans alcool, ces salauds. Juste pour moi. C’était pire qu’une insulte. J’étais révoltée. J’allais leur montrer qu’ils avaient tort.

Puis, la maudite pandémie est arrivée avec son lot de confinements et de bouteilles scellées qui me narguaient. Je n’allais tout de même pas flancher. Il était hors de question que je leur donne raison. À force de lucidité, je me suis quand même rendu compte que ce n’était pas si mal une vie sans alcool. Par moment, c’était tout de même chiant. J’avais le regard plus clair et la peau plus sensible. J’étais vulnérable, mais je voyais venir. Je les percevais encore mieux toutes ces saloperies de la vie qui me faisaient mal. L’alcool a complètement disparu de ma vie, le jour où un sale virus est apparu.

# Cartes postales




## Au jardin des orchidées

*Par Louise Bertrand*

Je ne sais plus quelle année je suis allée en Asie et même quel pays j'ai visité. Je vieillis et de petits bouts de ma mémoire s'envolent chaque jour. Alors, je dois consulter mes carnets de voyage. Ainsi, en 2042, mon mari et moi avions mis les pieds à Singapour après avoir fait la Thaïlande en famille il y a de cela belle lurette.

Comme nous avions apprécié le jardin des orchidées de Chang Mai, nous nous étions dit que celui de Singapour devait faire partie de notre *to do list*. Toutes ces couleurs et ces odeurs nous avaient émerveillés. Il fallait donc récidiver.

À cette époque, le patchouli était partout avec ses effluves boisés et terreux. Un relent d'humidité également parce qu'il pleuvait tout le temps. C'était peut-être mieux ainsi. Toute cette poussière dégagée par les édifices effondrés demeurait au sol, emprisonnée par-dessus les tombes de milliers de combattants et de civils lors de la guerre de 2022 où le despote russe a été sans pitié.

Des deux mille orchidées au Jardin de Singapour avant cette guerre illustre, il n'en subsistait que la moitié; les employés ayant été affectés comme tant d'autres à assurer des responsabilités dans des épiceries asiatiques, s'ils n'étaient pas eux-mêmes appelés à reconstruire des années durant des pays européens détruits.

Aujourd'hui, je regarde cette carte postale de Singapour que j'avais achetée près de ce jardin. J'avais décidé de la conserver sans rien écrire dessus, mais j'y avais déposé le parfum d'une orchidée cueillie au hasard. Un peu de frottement en me disant que l'arôme s'évaporerait un jour. Mais non, tout est en place. Dans mon nez, dans ma tête, dans ma mémoire qui revit à cet instant précis.

Je redescends au salon et me dirige vers le fauteuil où mon mari s’assoyait habituellement. Je touche au cuir encore chaud du soleil qui y plombe et j’y dépose cette carte en mémoire de notre voyage. L’odeur exhale même s’il n’y est plus. L’odeur respire le bonheur après tous ces malheurs.

## Le ménage du grenier

*Par Hélène Filteau*

Me voilà au grenier, après avoir monté l'échelle bancale qui m'a rendue craintive. Les émotions tourbillonnent en moi, ravivées par cette peur de tomber. Quand il faut, il faut… faire le ménage du grenier des parents après tant d'années.

Je sais que ma mère n'y est plus montée depuis la mort de mon père. À la suite de son décès, c'est à moi de le faire. Je prends donc mon courage à deux mains en tenant bien haut la lampe de poche afin de trouver l'interrupteur qui devrait se trouver quelque part par ici.

Et puis, après l'avoir actionné, je vois le travail qui m'attend. Cartons de différents formats et le grand coffre de lingerie de ma mère, hérité de sa grand-mère. Bon j'ai la journée devant moi, courage !

Je m'agenouille devant le grand coffre, défais les liens de cuir qui le ferme. En l'ouvrant, les odeurs m'assaillent… tissus, papiers et autres… indéfinissables. Ma main caresse un tissu léger comme une mousseline et s'aventure à le saisir avec volupté. Cette écharpe a l'odeur de ma grand-mère…

Soudain, un froissement sec attire mon attention; il y a quelque chose qui affleure sous le tissu. Je cherche des doigts et saisit un carton… je l'approche pour mieux voir et c'est une carte postale aux couleurs vives, un peu affadies… Oserais-je la lire ?

*Bonjour mon aimée,*

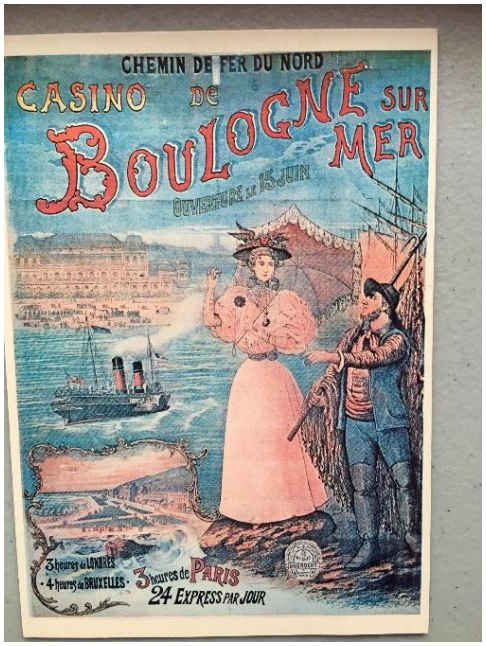
*Voici bientôt deux mois que je suis loin de toi. Mes études se déroulent bien ici.*

*Je suis allé visiter la magnifique ville de Porto en fin de semaine dernière. J'aimerais tant que tu puisses voir toutes les beautés de la vieille Europe… Tu me manques…*

*Pierre*

Voilà que ma mémoire galope dans le temps, Pierre ? Je ne me connais pas d'ancêtre qui porte ce nom… Qui était-il ? Qui pourrait me le dire ? Un secret de famille ? À qui est-elle adressée… ma grand-mère, ma mère, une tante ? Le mystère restera complet, il me semble. À moins qu'en m'enfonçant dans les souvenirs, je trouve d'autres indices sur le mystérieux Pierre ou des réponses de l'aimée !

Voici soudain quelque chose d'amusant pour la curieuse que je suis… un projet d'enquête à mon agenda !




## Boulogne-sur-mer, juin 1876

*Par Françoise Lavigne*

*Chère Alice,*

*Nous voici à Boulogne-sur-Mer, dans le Pas-de-Calais. Le voyage se déroule toujours à merveille et Cyrille et moi avons toujours comme objectif de tenter de mettre la main sur le dernier livre de Jules Verne qui s'intitule* Michel Strogoff*. Comme tu le sais, notre collection de ses livres est complète et cette chance que nous avons d'être en France pour rencontrer cet écrivain hors pair est unique. Nous comptons bien en profiter.*

*Embrasse la famille pour nous,*

*Léon*

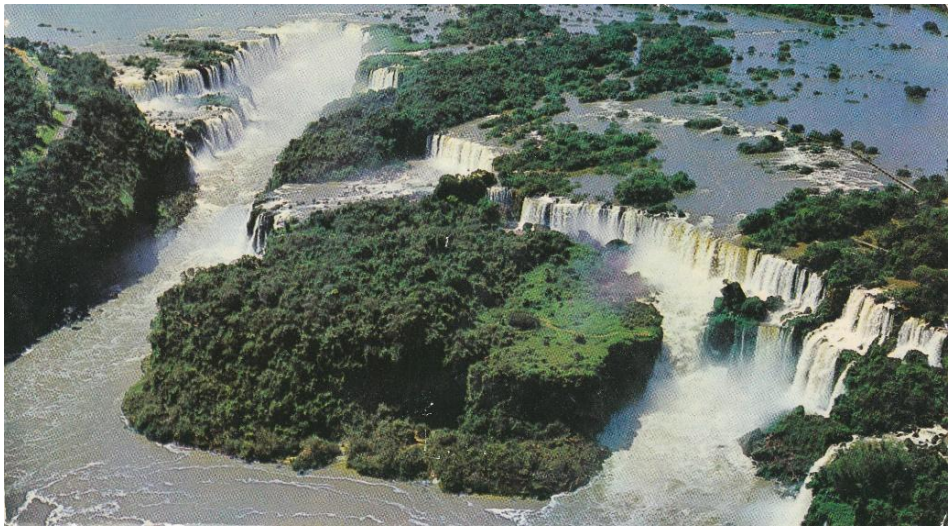
**Québec, février 2020**

Je viens de trouver, dans une boîte de souvenirs familiaux, une carte postale qui me semble extraordinaire. Je savais que mes ancêtres maternels étaient une famille d'originaux, mais cette carte me le confirme. Depuis ma tendre enfance, je regarde la collection complète (moins deux !) des livres de Jules Verne, dans l'édition originale. Ces livres à la couverture rouge, parcourue de lignes or et bleu, ont bercé mon imaginaire. *Vingt Mille Lieues sous les mers*, *Voyage au centre de la Terre*, *Michel Strogoff*, *De la terre à la lune*… Au début, ce sont mes frères qui dévoraient les livres. Puis, ils m'ont convaincue de ne pas craindre cette lecture, que j'aimerais ces univers de la collection dont ma mère avait hérité à la mort du dernier de ses oncles.

Je savais que mes grands-oncles étaient des « antisociaux ». Ils préféraient la compagnie des livres à celle des humains. Ils faisaient recouvrir tous les livres qu'ils achetaient d'une reliure rouge identique. Leur bibliothèque était unique, et c'était la seule chose qui se trouvait dans leur appartement, un demi-sous-sol dans le quartier Limoilou, eux qui avaient grandi sur la Grande Allée.

Cette carte de Boulogne-sur-Mer est d'autant plus étonnante qu'ils ne sortaient jamais de leur antre. Il a fallu l'amour de Jules Verne et des livres pour attirer l'oncle Léon en Europe, en 1876, lui qui économisait chaque sou de sa paye pour acheter d'autres livres… Même de savoir qu'il donnait des nouvelles à l'une de ses sœurs pendant son voyage est étonnant. Les frères et sœurs avaient la réputation de se détester mutuellement et ne se côtoyaient que par obligation. Dans le village de Rivière-Ouelle, d'où ils étaient originaires, on appelait les dix frères et sœurs les « Gagnon-tête-de-cochon », ce qui les décrit parfaitement. Les chicanes familiales étaient épiques.

Alors, une carte postale qui se termine par « Embrasse la famille pour nous », ce devait être un pied de nez du petit frère qui annonce, par sa carte, qu'il est rendu en Europe. Je suis certaine qu'il n'en avait soufflé mot à personne, si ce n'est à son frère qui voyageait avec lui. Ce serait un trait familial, d'ailleurs, puisque ma mère a appris aux funérailles de son père que ce dernier disparaissait chaque année au mois d'août pour un voyage de voilier qui durait un mois; c'est l'ami avec qui il partait qui a dit à ma mère « Ernest ne vous a jamais dit où il allait au mois d'août ? Toutes ces années où nous partions ensemble et vous n'en saviez rien ? ». Et non. Ces Gagnon avaient l'indépendance bien ancrée et nul ne pouvait percer leurs secrets.



## Au pied des chutes d'Iguazú

*Par Michèle Lesage*

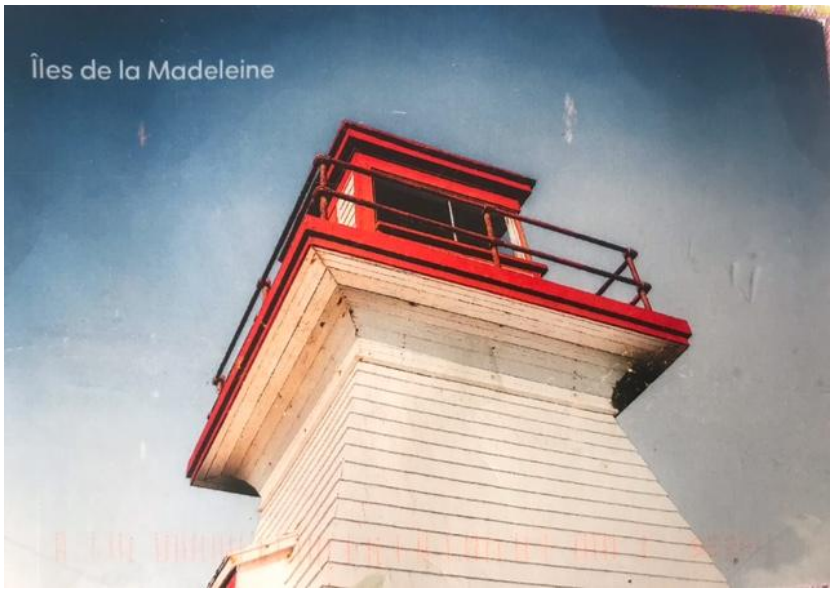
De ma vie, je n'ai jamais vu autant d'eau ! Voici ce qu'écrivait mon frère avant qu'il ne disparaisse à jamais. Il était parti avec son sac à dos, un itinéraire approximatif, frais rasé et cheveux coupé court pour une fois. Tout au long du voyage, disait-il, il n'aurait pas les moyens de payer un barbier. Lui qui possédait cette belle natte qui lui descendait dans le dos et la barbe foisonnante, il ne subsistait plus que ces yeux bleus, trop clairs, trop lucides pour accepter la vie de tout le monde.

Mon frère, au fond, je ne connaissais rien de toi. Toujours parti en forêt avec ta guitare et ton équipement de camping, jamais assis sur les bancs d'école. Moi, je compensais tes ruades dans les brancards par ma soumission aux codes de la famille et des institutions. C'est moi qui suis demeurée et qui invente le voyage que tu poursuis, pour mes parents qui ne se font plus aucune idée sur la mort qui t'attendait en pays étranger.

J'e n'ai jamais vu autant d'eau, m'écrivais-tu. Aux sources de la vie, comment aurais-tu pu mourir ? Illogique. Je pense que tu as enfin trouvé le sens de ton existence et que tu as installé ta tente aux bas de ces chutes magistrales que j'aperçois sur ta carte postale.

Ton passé oublié, tu composes des chansons inspirées du lieu magique. Tu t'es fondu dans la flore surabondante; je t'imagine nu, brun comme un grain de cacao sous un soleil amoureux de toi. Au pied des cataractes, je me représente ton corps plongé dans les embruns et ta natte serpenter au fil de l'eau. Nourri de poissons et de plantes amicales, je te rêve magnifique.

J'aurais voulu entreprendre ta recherche, mais les autorités locales affirment qu'ils ont perdu ta trace. Irai-je un jour au pied de ces chutes vérifier si ta disparition a laissé des indices de ta nouvelle vie ? J'hésite entre le statu quo et la crainte de ne jamais revenir, aspirée par ce bonheur que tu as découvert là-bas.




## Un phare

*Par Martine Marcotte*

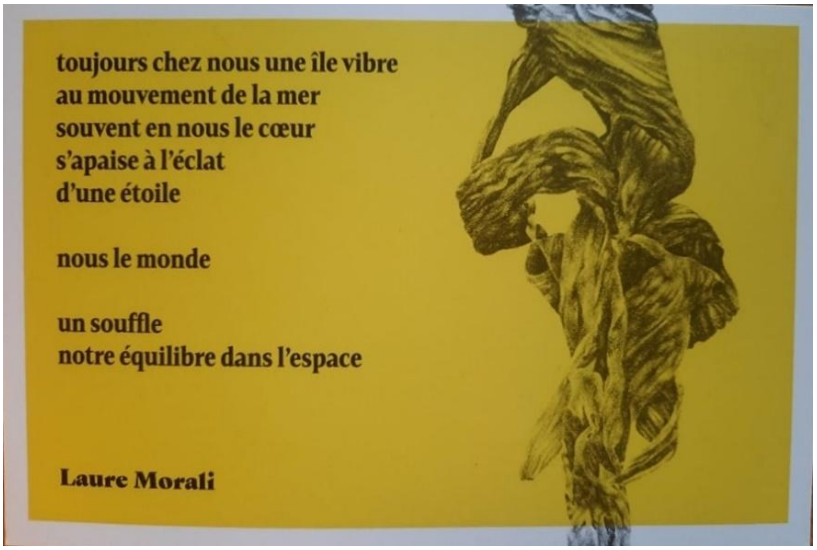
J'aime les phares, je les trouve tous beaux, chacun à sa façon. Leur architecture est si différente de celles des habitations ordinaires et que dire de leur situation ! Je les prends toujours en photo. Un phare, ça implique un plan d'eau et j'aime l'eau. Les photos, les photos de phares, les photos de la mer, tout ça rime avec voyage et vacances. J'ai hâte au prochain voyage que je n'ose pas encore planifier... Je ne suis même pas sûre de me souvenir comment faire après deux ans de Covid !

Les phares, plus ils sont hauts, plus ils me plaisent, même si ça implique beaucoup de marches à monter pour admirer le point de vue.

Je m'interroge toujours sur la vie des gardiens de phare, leur isolement, leur solitude. Comment faisaient-ils pour être fidèles au poste, toutes les nuits, pour assurer la sécurité de gens qu'ils ne connaîtraient probablement jamais ? Je me demande toujours s'ils étaient solitaires par choix, parce que cela convenait à leur personnalité, à leurs aspirations, à leurs lacunes en société ? Certes, ils avaient parfois une famille et tout ce petit monde se devait de créer un monde bien à eux.

La scolarisation n’était pas la même à cette époque. D’ailleurs, au fin fond d’un rang, dans une région éloignée, l’isolement était monnaie courante quoiqu’un peu moins drastique. Maintenant que la technologie permet de garder le contact à distance, c’est un peu paradoxal que les gardiens de phare, qui ne seraient plus si isolés sur leur île déserte, aient été remplacés par la technologie. Où vont-ils maintenant se réfugier ces loups solitaires, ces ours mal léchés ?

Heureusement pour moi, il reste quelques phares le long du Saint-Laurent que l’on peut admirer, que l’on peut visiter, mais pour combien de temps encore ? Les phares traditionnels coûtent cher à entretenir et, puisqu’ils ne sont plus indispensables, ils sont appelés à disparaître. Ils vont me manquer. Il en restera toujours des photos, pour les nostalgiques.




## Un objet archaïque

*Par Denis Roy*

Curieux... Dans la pile de courrier laissée ce matin par le facteur, une carte postale. En soi, le fait de recevoir cet objet d'un autre âge est plutôt inattendu. À l'heure des communications électroniques instantanées, j'ai l'impression de revenir au 20e siècle.

Je délaisse mes autres enveloppes — de toute façon, je sais déjà de quoi il s'agit : des dépliants publicitaires, le calendrier généreusement envoyé par mon député fédéral et quelques relevés T-4, je crois. L'étrange objet archaïque retient toute mon attention.

Premier élément énigmatique : à part mon adresse qui est bien la mienne — il ne s'agit donc pas d'une erreur du maître de poste — mon nom n'y figure pas, et plus étrange encore, elle est anonyme… Qui donc peut bien m'adresser cette missive ?

Et comme carte postale, on a déjà vu plus explicite : rien d'un paysage idyllique ou d'une image d'Épinal. Plutôt un poème obscur d'un auteur que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

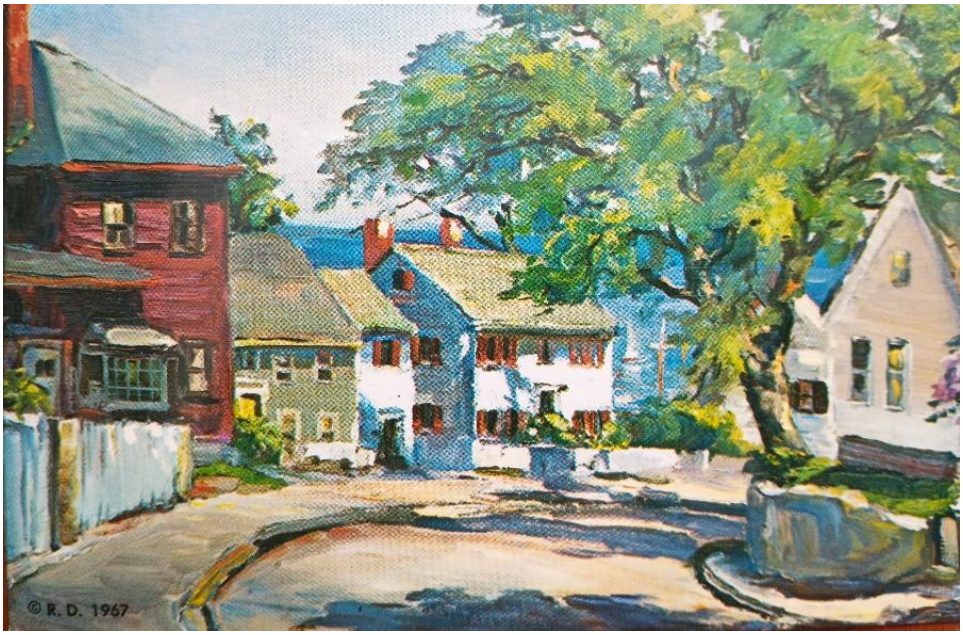
Et moi, si rébarbatif à la poésie ! J'ai toujours eu de la difficulté à me laisser emporter par l'effort bien réel du poète à nous faire vibrer à l'unisson de ses états d'âme. C'est souvent pour moi un exercice difficile et pénible.

Mais j'ai tout de même reçu cette carte postale dûment envoyée à mon adresse, quelqu'un a pris la peine de débourser quelque argent et d'y apposer un timbre. Qu'est-ce que ça signifie ?

Un message, un sous-texte qui doit bien vouloir signifier quelque chose, pour moi en particulier, sans doute. Je m'attelle donc à essayer d'en comprendre quelque chose. Je lis et relis les quelques mots; je tente de me laisser imprégner par leur sonorité, par leur rythme et leur sens… Rien. Je n'y comprends rien.

À ma grande surprise, fixant le texte, je vois bientôt les mots qui disparaissent un à un, s'évanouissant dans le tourbillon d'une feuille entortillée jouxtant les mots.

Le message est limpide : rien à faire avec moi, le poème abandonne !




## À la radio

*Par Paule Simard*

Bonjour Jean,

Je viens d'arriver dans le coin de paradis dont je t'avais parlé. J'habite la maison rouge que tu vois, là, au rivage de la mer. Ma chambre s'ouvre sur l'eau, sur le ciel infini et les vagues éclaboussées de lumière. Toute cette beauté à portée de la rétine et du cœur.

J'ai cependant eu la mauvaise idée d'ouvrir la radio. J'apprends que cette guerre absurde est en marche, que malgré tous les commentaires sur son improbabilité, elle est bien là, bien réelle. Nous pouvons l'entendre (et probablement la voir, mais il n'y a pas de téléviseur dans ma chambre), presque la vivre à travers les commentaires des civils qui en sont dans l'épicentre. Un raz-de-marée de folie, d'ambition et de pouvoir.

Après toutes nos discussions sur l'impossibilité d'une guerre de telle ampleur, que j'aimerais être avec toi pour libérer mon âme de cette tristesse infinie qui me ronge devant la monstruosité de l'humanité !

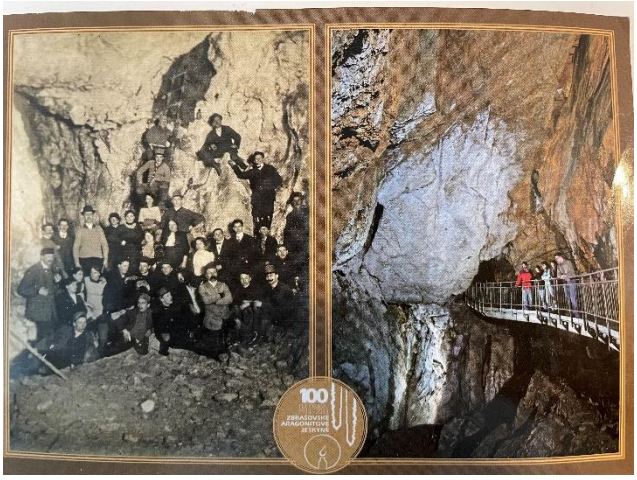
Nous sommes là, en spectateur impuissant, alors que des gens comme toi et moi, des individus lambdas, se font tuer ou fuient la fureur des armes… Et que d'autres, des pères, des frères, des maris, des amis, restent là, eux qui n'ont jamais tenu une arme, pour combattre un ennemi surentraîné et surarmé. Une affaire de courage, comme un journaliste le disait ce matin ! Le courage des gens ordinaires qui veulent protéger leur espace, leur lieu de vie, leur famille, leur culture, leur paix. Il y a aussi le courage des gens ordinaires du pays ennemi qui osent dire non à l'affrontement et qui en paient le prix de leur liberté. Un courage ordinaire ? Non, un courage extraordinaire, qui jaillit des entrailles lorsque notre monde est au bord de la catastrophe.

Et moi, dans la grande paix de la mer, je suis avec eux. Mon séjour ici ne sera pas celui que j'avais envisagé dans mon imaginaire des temps débonnaires, du quotidien normal. Mais ces temps-ci, le normal n'existe plus. J'ai envie de dire « prions » (moi qui suis agnostique), vivons, aimons, c'est la seule réponse à la monstruosité.

J'espère que de ton côté tu arrives à garder le moral.

Avec toute mon affection,

Ton amie, inquiète.




# L’abysse

*Par Sylvie Tardif*

Papa,

Maman avait l’habitude de se servir des cartes postales qu’elle recevait comme signet. Elle adorait recevoir des cartes postales. Elle contemplait l’image longuement avant de lire le message et de rêver de ce lieu lointain. Elle prenait le temps de savourer un voyage qui ne lui appartenait pas. Elle s’imaginait ailleurs. La carte postale avait le pouvoir de se moquer de la distance et du temps.

Les romans qu’elles dévoraient avaient ce même effet. Pendant ce moment de lecture, elle était ailleurs, véritablement ailleurs, couper du monde. Ses romans gommaient le réel. Quand elle terminait un roman, elle y laissait la carte postale, avant de le ranger dans sa bibliothèque. Elle disait que s’il lui prenait l’envie de relire un roman, elle aurait peut-être la surprise d’y trouver une carte postale. Maman lisait plus de romans qu’elle ne recevait de cartes postales alors elle ne savait jamais si elle aurait la joie de tomber sur un roman contenant une carte.

Je t’écris ce long préambule parce que tu trouveras, avec cette lettre, la carte postale que tu lui avais envoyée d’Europe et le roman dans lequel elle était cachée. Je ne souhaite pas t’accabler, mais je ne veux pas les garder et je ne peux pas les jeter. Je ne comprendrai jamais ta lâcheté. C’est loin tout ça maintenant. Nous ne nous sommes jamais reparlé. Un matin, tu as fait ta valise, tu as quitté la maison comme on s’en va en voyage tout simplement, mais tu n’es jamais revenu.

Un mois après ton départ, nous avons reçu cette carte postale de la République tchèque. Tu y racontes ta visite de ces grottes abyssales. L'abysse, vraiment ? Savais-tu déjà que tu ne reviendrais jamais ? Maman a surmonté la souffrance de ton amour enfui en lisant des romans dans lesquels elle cachait parfois des cartes postales. Je suis donc certaine qu'elle lisait *Le Vieux qui lisait des romans d'amour* quand elle a reçu ton dernier message. Ironique, n'est-ce pas ?

Fille

Post-scriptum : Tu sais sans doute qu'elle est morte depuis un an. Je n'avais pas la force de t'écrire avant.

Post-post-scriptum : Ton fils m'a donné ton adresse. Je ne comprends pas que mon frère t'ait pardonné.

# Transposition d’un tableau au présent

Thème : *Le déjeuner des canotiers*, Auguste Renoir

## Après la célébration

*Par Louise Bertrand*

À l'annonce imminente, j'avais tout prévu. Les bidons d'eau entassés à raison de quatre litres par jour par personne, les batteries de rechange, les boîtes de conserve, l'ouvre-boîte, les sachets d'aliments déshydratés, le petit poêle et ses réserves de butane, le jeu de cartes, le papier hygiénique; de quoi tenir au moins un mois.

On m'a qualifié de fou lors de la fête en l'honneur de Françoise. C'était bien mal me connaître, moi l'organisateur hors pair qui se tape la lecture matinale de tous les quotidiens du pays. Je savais trop bien ce qui se tramait là-bas. Je savais que cela aurait des répercussions jusque chez nous. Je n'étais sans doute pas le seul à le penser puisque les journalistes n'arrêtaient pas de faire des mises en garde, même si peu de personnes les croyaient. Depuis la crise sur la colline parlementaire, ceux-ci avaient mauvaise presse. Des allumeurs d'émotions, sans plus. Et pourtant…

J'ai eu beau faire part de mes intentions aux amis de Françoise, personne n'écoutait. Les gens riaient, se parlaient entre eux, se congratulaient, même que Françoise parlait à son chien Yana carrément assis sur la table. Elle, c'est une vraie folle à la langue fourchue. Aucun respect des gens ! À croire qu'on va goûter aux raisins déposés à quelques centimètres des fesses de son toutou !

J'ai donc quitté la fête plus tôt que je pensais. J'avais encore fort à faire dans mon sous-sol. Calculer l'épaisseur du béton était l'une de mes priorités et placarder la seule fenêtre était tout aussi important.

Depuis trois heures la nuit d'avant, je ne dormais plus. J'avais regardé une vidéo simulant une attaque nucléaire entre la Russie et les pays membres de l'OTAN. L'une des premières attaques était menée sur ma ville. J'en avais déduit que la présence de l'aluminerie, un fleuron de notre continent, représentait une cible de choix pour le despote.

Tôt le matin, j'étais passé à l'œuvre en déplaçant, remisant, triant tout ce qu'il y avait dans les trois pièces de mon sous-sol. J'avais déterminé l'endroit où nous mangerions, soit mon atelier de travail. Ce n'était pas très salubre comme endroit, mais un peu de ménage permettrait de rendre l'endroit potable. La grande garde-robe de cèdre avec ses nombreuses tablettes permettrait d'y ranger denrées, eau, trousse de premiers soins et tout le nécessaire pour assurer la survie de ma famille. Mes deux adolescents avaient déjà un lit superposé dans la plus grande pièce et j'y ajouterais un matelas pour ma femme et moi.

J'étais prêt et même si l'anxiété me gagnait au fil des préparatifs, je ne cédais pas à la panique. Les miens seraient en sécurité quoiqu'il advienne.

Lorsque le jour fatidique arriva, nous eûmes à peine vingt secondes pour nous rendre au sous-sol. C'était le soir. Le nuage dégagé par la bombe nucléaire avait couvert la ville, c'est ce que nous apprenions par la radio. Nous étions tous fébriles, le genre de nervosité qui tenaille les entrailles, à tel point qu'un de mes garçons me demanda où il pouvait se soulager. Le besoin était urgent. C'est alors que je réalisai l'absence d'une toilette ou même d'un seau improvisé. J'étais dans la merde totale…

## Homme au chapeau melon

*Par Hélène Filteau*

Ah, cette photo !

Je m'en rappelle comme si c'était hier… Ça ne me tentait pas trop… Dans notre groupe de retraités, une personne avait eu « la brillante idée » de faire une personnalisation d'un tableau.

Quelques toiles nous avaient été suggérées et j'avoue que lorsque je vis ce personnage de dos sur la toile « Le déjeuner des canotiers » de Renoir, cela concordait parfaitement avec mon humeur du moment, et je votai pour lui. Celui qui regarde ailleurs, pas vraiment intéressé par la reconstitution artistique. En autant que le vin soit bon ! Et puis, un chapeau melon, c'était facile à trouver au bazar !

Je n'avais pas besoin de faire accroire que j'étais content d'être là et je pouvais regarder le charmant jardin à ma guise, le regard vide.

Je suis pas le boute-en-train du groupe, vous l'aurez compris… mais la journée était belle.

Thérèse, près de moi, accotée sur la balustrade avait l'air très songeuse et Simone sur ma droite, au bout de la table, picolait ferme, triste veuve !

Il y a eu plusieurs clichés… avant que le photographe soit satisfait.

Puis, avec la chaleur, ceux qui portaient vestons, cravates et chapeaux les envoyèrent joyeusement valdinguer. Et, la soirée s'est animée doucement autour d'un bon repas estival.

## Bien oui, ma Llana

*Par Françoise Lavigne*

Bien oui, ma Llana, tu es sur la table. Bien oui, je t'aime. Tu le sais que je t'aime assez pour que tu sois sur la table au milieu des bouteilles de vin, des verres, des raisins… Non, il n'y a pas de fromage, je sais que tu l'aurais déjà mangé… Je vais te raconter ce que tous ces gens autour de nous pensent. C'est assez facile, surtout qu'ils ont tous un verre dans le nez. Tu vois, personne ne se préoccupe de nous deux, alors on peut dire ce que l'on veut. C'est pour ça que je t'emmène partout où je vais, comme ça, je ne suis jamais seule quand les gens commencent à être inintéressants. Lucille, cette vielle entêtée qui n'a pas encore compris que ça ne sert à rien de draguer Gérard. Et Germaine, qui se bouche les oreilles plutôt que d'entendre ce que Joseph essaie de lui dire. Ça ne sert à rien qu'elle entende, de toute manière, ce n'est pas intéressant !

Bien oui, ma Llana, tu es la plus gentille ici. Je sais que ça les emmerde un peu que tu m'accompagnes partout, mais ils doivent se faire à l'idée que tu es ma compagne ! Depuis le temps qu'on se connaît, cette bande d'amis qui ont vieilli ensemble, alors nos torts et nos travers n'ont plus de secrets. Tu vois, Annette, elle boit seule au bout de la table, depuis que son Hector a rendu l'âme. Elle devrait se choisir un compagnon à quatre pattes, elle aurait moins besoin de vin.

Bien oui, ma Llana, tu es contente que je te parle. Tu le sais, toi, que je ne suis pas la mesquine que les autres décrivent. Tu le sais que j'ai plein de larmes en moi, mais que je les garde pour nous deux, quand on est à la maison. En public, je suis celle qui porte le chapeau à fleurs, qui fait la roue, qui amuse la galerie avec ses petites remarques impertinentes. Mais chez nous, quand on ferme la porte et que tu viens me rejoindre sur le divan, on le sait, nous deux, que sans toi, je serais un peu folle, une âme en peine qui peine à vivre.

Bien oui, ma Llana, dans ce groupe, on est avec de vieux amis qui sont chaque jour un peu plus vieux. Et chaque fois que l'on se revoit, on ressasse des souvenirs qui sont chaque jour un peu plus lointains. Un peu moins de cheveux, un peu plus blancs, un peu plus de bedaines, les chairs un peu plus molles. Le temps fait ses ravages, au passage.

Bien oui, ma LLana. Je l'ai vécue seule, cette vie. Seule avec des chiens, ces compagnons fidèles qui se sont succédé. Et cette bande d'amis qui se revoit les derniers dimanches du mois. J'ai été l'amante de tous ces hommes, mais ne le dit pas aux femmes ! Elles ne se doutent pas de ce rôle que j'ai eu dans notre groupe. Au fil des ans, tous ces hommes sont venus se réfugier chez moi, un soir ou l'autre, se confier sur leurs couples malheureux. Et je les ai consolés, et toujours retournés chez eux, à leur compagne de vie. En sachant que c'est ainsi que la vie en décidait et que leurs compagnes ne pourraient vivre sans eux. Ni eux sans elles. Au fil des ans, toutes ces femmes sont venues me compter leurs doutes et leurs déboires et je les ai consolées, et toujours retournées chez elles, à leurs compagnons de vie. Pour la même raison que j'ai retourné leurs compagnons.

Bien oui, ma Llana. J'ai toujours préféré le passage. Parce que j'ai toujours su que la vie en est un. Alors j'ai été un passage dans la vie de ces gens. Mais un passage utile, un pont, qui aide à aller d'une vie à l'autre, à franchir les écueils, les tourbillons.

Bien oui, ma Llana. Je les aime, ces vieux fous. Ce sont mes amis, et ils le savent. Même si je suis toujours celle qui a la langue fourchue. Ils savent que je suis là pour eux. Comme ils sont là pour moi. Malgré mes paroles acérées, malgré mon brin de folie. C'est ça, Llana, qui fait la différence entre toi et eux. Toi, j'ai été te chercher pour que tu vives avec moi. Eux, ils sont venus des nuages, avec soleil et pluie, se réfugier chez moi.

## Les profiteurs

*Par Michèle Lesage*

Ils sont tous venus : mes parents, mes oncles et mes tantes. Je voulais les recevoir sur mon domaine, leur montrer ma réussite. Quel échec ! Ah oui, comme ils ont du plaisir tous ensemble. Mais, comme d'habitude, je suis ignoré. Ils profitent de mon excellente cave à vin, du jardin.

Je vois ma femme Lucie qui se bouche les oreilles. Ils doivent lui raconter mes frasques de jeunesse qui m'ont envoyé tout droit en tôle. Bien sûr, ils ne sont pas là pour me féliciter d'avoir monté ma fortune seul, sans eux. Le résultat de cette petite fête ne ressemble en rien à ce que j'avais imaginé. Brave Lucie qui n'a jamais voulu savoir d'où je viens, qui ferme les yeux sur le passé, et même sur mon emploi du temps actuel qui la ferait frémir d'inquiétude. Je mesure en ce moment tout son amour, juste à sentir près de moi ma mère qui n'a d'attention que pour son chien.

À ma gauche, mon père qui a mis ce ridicule chapeau haut de forme, pour me narguer, j'en suis sûr. Comme si cet accoutrement m'envoyait le message qu'il me demeure encore supérieur. Notre lutte père-fils ne prendra donc jamais fin ? J'ai hâte d'en finir, mais je laisserai les conversations se taire naturellement, je les reconduirai à leurs automobiles et j'écouterai les compliments polis qu'ils me glisseront à contrecœur pour l'occasion que je leur ai offerte de se réunir.

Ils ne m'y reprendront pas de sitôt.

## Comme la dame de la photo

*Par Martine Marcotte*

Chère Michèle,

Tu m'as bien eue. Tu avais mentionné que le thème du prochain atelier serait un tableau. Me doutant qu'il ne s'agirait pas du tableau illustrant ton message, je m'étais laissée à la rêverie, aux souvenirs. Comme la dame de la photo.

J'ai toujours aimé lire. J'avais hâte d'aller à l'école pour apprendre à lire et je n'ai pas été déçue, du moins en ce qui a trait au bonheur de lire. L'école, c'est une autre histoire.

Il n'y avait pas beaucoup de livres à la maison, nous n'en avions pas les moyens. Mais, je devais avoir huit ans lorsque mon frère aîné s'est mis à rapporter des *Bob Morane* de son école. La concurrence était forte, nous étions cinq à vouloir dévorer les romans de Henri Verne.

Un peu plus tard, ce fut à mon tour d'emprunter des livres à la bibliothèque. J'y allais un peu au hasard. Il y a eu les Brigitte, les Sylvie, des romans jeunesse de la collection Plein Vent de Robert Laffont, etc. Ensuite, mon intérêt croissant pour la médecine m'a amenée à rechercher les romans de Elizabeth Seifert puis ceux de Frank G. Slaughter ou d'Archibald J. Cronin.

Un roman de Slaughter m'avait particulièrement intriguée. L'histoire commençait à Venise. Le personnage principal tombait éperdument amoureux d'une jeune femme, belle comme une madone de Botticelli. Cette passion le menait jusqu'en Espagne au temps de l'inquisition. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, peut-être vingt ans plus tard, j'ai enfin vu un tableau de Botticelli. Elles sont laides ses madones !

## Des espoirs élevés

*Par Denis Roy*

« Vraiment, ce vin est infect ! ragea la vieille dame. Mais pourquoi donc, ai-je accepté cette invitation ? »

Madame Stanford avait pourtant des espoirs élevés en se pointant à cette rencontre estivale. Seule depuis si longtemps dans sa maison de campagne, son mari étant décédé depuis de nombreuses années, elle avait accepté de s'y rendre. D'autant plus que c'est M. Abbotford qui l'y avait invitée.

Un voisin immédiat qu'elle croisait à l'occasion et qu'elle trouvait fort aimable. Il la saluait toujours fort gentiment, en lui glissant une subtile œillade qui lui procurait un frisson qu'elle n'avait pas ressenti depuis fort longtemps. Sa grande maison qu'elle arrivait de moins en moins à entretenir, cette demeure qui avait hébergé des décennies de bonheur avec son Arthur adoré, lui apparaissait dorénavant comme un fardeau douloureux, qui lui rappelait sans cesse sa solitude.

Qu'espérait-elle, vraiment ? Que ce M. Abbotford sorte enfin de sa réserve et l'invite à dîner avec lui ? Mais voyons ! Jamais elle n'aurait accepté une telle effronterie ! Elle n'est pas une femme comme ça, voyons ! Non. Elle aurait seulement aimé engager une conversation toute simple, innocente et charmante. Sur la température douce prenant le relais d'un hiver si rude, ou à propos des crochus qui pointaient leur tige dans les jardins de leurs maisons. Mais non, rien de tout cela.

« Ce malotru, les yeux fixés dans le vide, ne m’a pas adressé la parole depuis mon arrivée. Pas même un regard, une salutation discrète ou l’offre d’un verre de vin. Je n’allais tout de même pas l’aborder, je ne suis pas une femme comme ça ! »

Désabusée, elle se me contente de noyer sa frustration en sirotant ce vin infect, tout en écoutant les rires et les conversations ambiantes. « Ah, que mon Arthur me manque ! »

## Le point culminant

*Par Paule Simard*

Quelle splendeur cette femme ! Toute en joie et en mèches dorées. Et son mignon petit chien. Moi qui n'aie pas vraiment l'âme canine, je serais prête à lui donner le Bon Dieu sans confession.

Ce chapeau à fleurs lui donne l'air des créatures des tableaux de Renoir, un air de printemps piqué sur un couvre-chef. Elle donne presque l'impression de ces femmes coquines des peintres impressionnistes.

Mais, il y aussi l'autre à gauche qui a l'air d'une mégère et qui me regarde de ses yeux dévorants. Je me sens comme sanglier dans le champ de vision d'Obélix. Une proie qu'elle aimerait bien faire basculer dans son lit.

Pourtant, je suis costaud et avec mes allures de marin endurci, je me sens tout petit devant la femme de mes rêves. On dirait qu'elle n'a de regard que pour ce toutou poilu. Que j'aimerais que l'ivresse que procurent ces bouteilles, là devant moi, lui fasse perdre contenance. Qu'elle se laisse aller à quelques tendresses. Mon cœur est chamboulé, je l'aime. Ma Mathilde à moi que je côtoie depuis tout jeune. Qui s'est mariée avec ce grand dadais de Marcelin qui lui a fait quatre enfants puis l'a laissée là pour une poulette de 15 ans plus jeune.

Il me semble que je lui apporterais bonheur, tendresse et plaisir. Mais je n'ose pas.

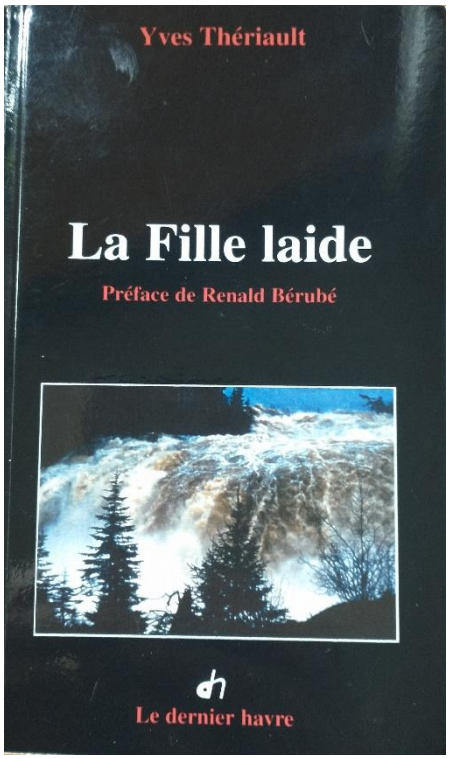
J’ai peur de la repousser à jamais. De lui faire mal avec mes grosses pattes. Est-ce aujourd’hui que j’aurai le courage de lui déclarer mes sentiments ? Est-ce qu’après la fête, je ne pourrais pas la raccompagner et lui ouvrir mon cœur ? Mais, va-t-elle m’accepter, me rejeter ? Moi célibataire toutes ces années dans l’attente d’un miracle, vais-je réussir à changer le futur, à le mettre à ma main ?

Les amis autour ont l’air de bien s’amuser, mais moi je n’ai qu’un point de mire, Mathilde. Mes yeux sont capturés par l’aimant de sa personne. Au moins, je profite de ce beau moment…

## La dame de la photo

*Par Sylvie Tardif*

Elle ne se bouche pas les oreilles, la dame de la photo, elle replace son chapeau. Elle ne peut pas se boucher les oreilles, la dame de la photo, ce serait impoli pour les deux hommes qui lui parlent. Pourtant, elle ferait tout pour être ailleurs. Ils sont trop près d'elle, ces deux hommes. Elle n'a pas demandé à être enlacée par le cou. Il est lourd ce bras d'homme, ce bras qui s'appuie sur elle, cette main qui l'agrippe sans qu'elle le veuille. C'est ce geste de l'homme qui a déplacé son chapeau. Le corps de cet homme est beaucoup trop près d'elle. Il est maladroit. Il sent le vin et la sueur. Il raconte des âneries. Elle n'écoute plus, mais elle ne se bouche pas les oreilles. Elle fait semblant. Elle fait beaucoup trop semblant trop souvent. Elle aimerait s'enfuir. Il la retient. C'est peut-être ce qu'elle attire, des hommes qui la retiennent, parce que tout son être voudrait s'enfuir. Elle doit émettre des vibrations de fuite. Elle ne se bouche pas les oreilles, la dame de la photo, elle s'enfuit dans son imaginaire loin des hommes qui la touchent en tenant fermement les bords de son chapeau. Elle s'y agrippe à ce chapeau comme à une bouée de sauvetage. Elle est enfin seule, refermée sur elle-même. Pourquoi lui parlent-ils encore ? Ils pourraient la laisser tranquille. Ils ne se rendent pas compte qu'ils la dérangent. Ils se sont peut-être toujours imposés alors qu'elle a toujours eu envie de s'effacer. La fête n'est pas pour elle. Elle est seule et les gens qui sont là l'empêchent de rêver.




# Citation littéraire

Thème : « Un jour rare, moi je vous le dis. »

THÉRIAULT, Yves. *La fille laide*

## Aujourd’hui était un jour rare pour Emma

*Par Rebecca Angele*

Son horaire était complètement vide. Elle ne devait s’occuper de personne, n’avait pas besoin de socialiser, aucune tâche à l’horizon, aucune urgence, aucune responsabilité.

La maison était plongée dans un silence complet. Elle était couchée dans son lit. Les yeux fixant le plafond. Elle ne se rappelait pas avoir dormi, mais n’était pas fatiguée. Elle n’avait pas besoin de rester dans le lit, mais ne ressentait pas le besoin d’en sortir.

Elle ne pensait à rien. Elle ne ressentait aucun stress. Elle n’avait même aucune peur, malgré sa conscience certaine de l’irrégularité complète de la situation dans laquelle elle se trouvait.

Elle ne pensait ni au passé ni au futur. Pas une seconde plus tôt ou plus tard, que la seconde même qu’elle était en train de vivre. Pas même une reconnaissance du temps qui s’était écoulé depuis le début de son état que d’autres auraient sans doute qualifié de végétatif.

Il n’y avait plus de début, plus de fin, plus même de présent, puisqu’il ne peut exister que si les deux premiers s’y opposent.

Il n’y avait ni pensée, ni désir, ni espoir, ni rêve.

Il n’y avait que ses sens.

Les draps contre sa peau. L’air, tantôt qui s’insère dans ses poumons, tantôt qui en ressort. Le plafond blanc à la texture rugueuse qui semblait l’envelopper et la rassurer.

Et au milieu de toutes ses sensations aussi furtives qu’éternelles. Flottant au cœur de ce néant dénué d’espace-temps, une sensation nouvelle s’installait.

Le bonheur.

Un jour rare, moi, je vous le dis.

## Un jour rare...

*Par Hélène Filteau*

Comment cela avait-il pu arriver ?

J'étais assise là, au milieu de tout ce fatras. Impuissante, malade de rien, l'esprit tournant à vide… Comme si le vent du dehors avait fait table rase de tout ce que mon âme pouvait contenir…

Je ne sais pas… rien, le néant… aucune image sur ma rétine, aucune idée entre ces deux orifices chaque côté de ma tête… un vide sidéral !

Comment cela avait-il pu arriver ?

Tournant en boucle dans ce néant sombre et silencieux…

Close la lumière, emmurée dans un vide infini… pourtant j'entends, les faibles battements de mon cœur. Voilà, une infime constatation. Je les entends et me raccroche à cet espoir, mon cœur bat.

Tout doucement, un battement suit l'autre… tout doucement, l'espoir ténu se fait une place.

Comment cela a-t-il pu arriver ?

Tiens ! Un coin du vide se soulève avec mon chat qui vient de bouger à côté de moi. Aucun son extérieur ne me parvient pourtant, engloutie que je suis dans une chape de plomb. Un silence lourd ? Comme c'est bizarre la sensation que je ressens.

Et là, au milieu du noir, du silence, du rien sidéral, je vis pourtant… petite chose ténue.

Comment cela a-t-il pu arriver ?

Un jour rare, moi je vous le dis.

## Apprécier les choses rares

*Par Françoise Lavigne*

Ce matin, je me réveille aux aurores. Comme tous les jours. Depuis la retraite, comme si la vie voulait me narguer, je n'ai plus besoin du réveil pour mettre fin à mon sommeil. Il suffit d'un rayon de lumière du matin, oh, si petit rayon, pour que mes yeux perçoivent le changement, que mon cerveau dise « C'est le jour ! »

Comme tous les jours, donc, réveillée aux aurores. Cafetière sur le feu, pain grillé et confitures. Mon menu quotidien. Lire le journal sur ma tablette, terminer le mot croisé du jour, trouver le « Woordle » — seul ajout à mes habitudes depuis des lunes. Quand je laisse la tablette une heure plus tard, quand ce n'est pas deux heures selon les nouvelles à lire, je m'installe pour mon yoga.

Comme tous les jours, chien tête en bas, pose de l'enfant, les poses du guerrier se succèdent dans des mouvements que j'essaie de faire en pleine conscience plutôt que de laisser la mémoire des mouvements agir sur mon corps.

La matinée passe, je grignote des craquelins et un œuf pour le repas du midi. Et je me dis que la journée est belle et que la marche de l'après-midi sera agréable. J'enfile mes bottes de marche, agrippe les bâtons de marche et ferme la porte de la maison pour aller en randonnée citadine. Seule possible décision : marcher à l'université ou au Bois-de-Coulonge ?

La préparation des mosaïcultures rendant le Bois-de-Coulonge moins agréable, du moins pour le moment, l'université m'appelle. Un parcours rassurant puisque je sais exactement combien de kilomètres je parcours entre l'entrée de la rue Myrand et le pavillon Vandry, le pavillon Desjardins et le PEPS.

Retour de la marche, lecture. Me permettre quotidiennement deux heures de lecture est un luxe que j'apprécie. La fin de la journée est le moment où mes enfants téléphonent pour me décrire leur tourbillon de mères dans la trentaine. La Covid d'un petit, la gastro de l'autre, le mot du CPE pour dire qu'Albert, trois ans, n'obéit à aucune consigne (mais par contre parle plus que tous les autres de son âge), que Médéric, sept ans, a un léger problème à construire ses phrases (mais gagne chaque semaine la médaille de persévérance pour ses efforts), que l'entrée en maternelle du deuxième est pour l'automne, que le travail à distance va bien, que les nuits sont trop courtes avec les petits qui toussent… que, que, que…

Chaque fin de téléphone, je me souviens du tourbillon. Du bonheur de voir les enfants faire leurs apprentissages. De la course pour faire l'épicerie, remplacer les souliers devenus trop petits durant hiver, répondre au professeur, encadrer les devoirs, régler les chicanes familiales, régler la prochaine fin de semaine, les fêtes d'enfants, l'intensive de chorale, la pratique de hockey qui sont toutes en même temps.

Chaque fin de téléphone, je pense à mes activités du jour. Du réveil — sans le réveil — à la lecture. Et je savoure encore tous ces moments où la vie me donne cette possibilité d'apprécier le temps qui passe. On dit qu'il faut apprécier les choses rares, qu'elles n'arrivent pas souvent. Alors ces journées si semblables l'une à l'autre, je les apprécie. Chacune. Un jour rare, moi je vous le dis.

## J’écris sur la neige

*Par Michèle Lesage*

L’hiver ne cède pas sa place d’un pouce. J’écris des poèmes sur la neige, les tempêtes, la grisaille au-dessus de tout ce blanc qui s’acharne dans le jardin. Toute petite, les flocons blancs accouchaient de tellement de joie, sur la peau, sur la langue. Le froid était un jeu : glissade, patinage, forteresse, bataille de boules de neige. Quel est ce tour de sorcier qui l’a transformé en mauvais sort ? Mes poèmes sont tristes, rien à voir avec le regard ludique de l’enfant que j’ai été. Je suis à l’âge où les vieux os fuient vers la chaleur, ou le printemps est un soulagement. Les jonquilles pointent à travers l’humus, de même les jacinthes et les tulipes. Il neige encore dans Charlevoix, sur la Côte-Nord et en Gaspésie. Je n’y survivrais pas. Aujourd’hui, j’ouvre la porte de la maison. J’irai planter mes deux pieds dans la terre humide. Je ferai le ménage des platebandes et de ma tête. J’emmagasinerai du soleil pendant les mois qui viennent, en ferai des conserves à l’automne. Peut-être que je verrai une mouche ou une fourmi s’activer, peut-être entendrai-je un oiseau qui chante, peut-être retrouverai-je le plaisir du présent ? En posant le pied dehors, peut-être retrouverai-je le sens de la vie ? Ce sera un jour rare, moi je vous le dis.

## Des jours comme ça

*Par Martine Marcotte*

Des jours comme ça, on s'en passerait. Je ne savais plus où donner de la tête. J'avais même l'impression de l'avoir perdue, la tête.

Je ne l'avais pas vu venir, la catastrophe. Le soleil s'était levé, comme d'habitude. Moi, j'avais dû me lever aussi, plus tôt que je ne l'aurais voulu, mais qui aurait pu continuer à dormir avec un bruit pareil ? C'était tellement envahissant et imprévisible à la fois. C'est toujours pareil pour moi, quand il y a du bruit très fort, tel celui d'un marteau-piqueur sur du béton, on dirait que j'oublie de respirer. Lorsque le bruit s'interrompt, je me surprends à prendre de profondes respirations pour compenser tout l'oxygène qui m'a manqué pendant les minutes précédentes. J'ai beau le savoir, et essayer de me convaincre de respirer profondément en dépit du bruit, je me surprends toujours à retenir mon souffle en réponse au vacarme.

Ce n'était évidemment pas la façon idéale de commencer la journée d'autant plus que j'avais un programme chargé. J'étais inquiète en pensant à tout ce que j'avais à faire et si peu de temps pour y arriver. Voilà que l'alarme d'incendie se déclenche. Insupportable ! Car les ouvriers à l'extérieur, avec tout le bruit qu'ils faisaient déjà et leurs appareils de protection, n'ont pas réagi immédiatement et ont continué à contribuer au chaos. Moi qui me pensais bien préparée, ça paraissait tellement simple : j'entends l'alarme, je sors. Mais non, cet ensemble de stimuli agressant mon cerveau fatigué me fait paniquer. Puis, je pense à Mado. Réussira-t-elle à quitter l'édifice avec sa marchette ? Devrais-je aller l'aider alors que son appartement se trouve à l'autre bout du bâtiment ? Il faut que je me décide !

Ouf, la sirène s’arrête. Était-ce une fausse alarme ? Eh oui, avec tout le branle-bas entourant les travaux, j’avais oublié que c’était ce matin que l’entreprise de protection contre les incendies devait venir faire l’entretien annuel et les tests s’y rattachant.

Un jour rare, moi je vous le dis.

## Sur la plage

*Par Paule Simard*

J'étais sur la plage, en fait sur des galets qui roulaient sous les pieds. Le vent poussait à l'équerre l'écume des vagues qui se ruaient sur les rochers. Le bruit était assourdissant, il n'y avait que cette rugissante cacophonie qui envahissait les oreilles.

J'avançais péniblement, mais pieds glissant sur les petites boules humides. La fureur de la mer n'avait d'égal que ma fureur de cœur. Ma rage se fusionnait aux brouhahas marins et cognait dans ma poitrine à grands coups. Vague après vague, j'en perdais la capacité de reprendre mon souffle.

Je me posai sur un bloc de granit, un peu en retrait du vent et des pleurs de la mer. Je revivais la scène qui, le matin même, m'avait subjuguée. Je pensais qu'affronter les éléments m'aiderait à diminuer ma fureur, ma peine. Mais non, ça enflait mon désarroi, ça accentuait ma panique.

Après un moment, qui a dû durer, car j'ai l'impression d'avoir perdu la notion du temps, même avec les yeux fermés je sentais la fureur marine céder. Le vent décélérait et quelques rayons de soleil commençaient à arroser ma peau. J'ouvris les yeux et restai là, en spectatrice de cette fin d'apocalypse. L'ambiance était fraîche de toute cette humidité répandue autour de moi. De cet air renouvelé et lavé sur les rochers.

Et dans ma poitrine, la colère cédait sa place, le nœud se relâchait. Je sentais maintenant la futilité de l'événement de ce matin. Le soleil mollissait les connexions neuronales. Le chemin de la haine se perdait dans le dédale des connexions nettoyées par le déchaînement éolien et éclairées par la lumière brillante qui avait repoussé la grisaille.

Je me sentais presque en paix, renouvelée par cette nature renaissante. Un jour rare, moi je vous le dis.

## Rien ne laissait présager la fin de cette journée

*Par Sylvie Tardif*

La nuit avait été courte, j'avais travaillé jusqu'à cinq heures du matin à la rédaction d'un mémoire à déposer en Cour fédérale. J'étais exténuée et j'avais l'esprit embrumé. Je n'étais pas certaine de la qualité de mon travail, fait en vitesse, afin de profiter des vacances du printemps fixées quelques mois auparavant. J'en avais besoin de ces vacances, mais je n'avais pas réussi avant le départ en congé à laisser tout le travail derrière moi.

Au réveil, vers huit heures, après seulement quelques heures de sommeil, j'ai pris un café bien tassé, résolue à commencer ma journée malgré la fatigue. J'ai pris la route avec la voiture de location pour bien profiter du soleil qui s'offrait à moi, ayant quitté mon pays sous la grisaille de mars. Les routes étaient sinueuses dans ce coin de la France entre les Alpes du Sud et les plateaux de lavande. C'était joli et la saison touristique n'était pas encore entamée, alors je profitais toute seule des points de vue à ne pas manquer. Après quelques kilomètres de route, je me suis rendu compte que j'étais trop fatiguée pour conduire. La décision de partir sur la route à tout prix était bête. J'étais distraite par les quelques arguments que j'avais peut-être mal rédigés dans ma plaidoirie écrite et qui me revenaient en boucle, incapable d'être totalement présente à la beauté qui m'entourait.

Avant de faire un accident, je suis revenue vers la chambre que j'habitais à l'aérodrome de Vinon sur Verdon. Il valait mieux me reposer que de risquer un accident de la route.

Un pilote qui m'aperçut revenir vers le club de vol à voile m'offrit de faire un vol en planeur. Pourquoi ne pas découvrir le Var du haut des airs si je n'étais pas aux commandes. Je suis allée me chercher un parachute et je me suis préparée. Mon pilote devait avoir trente-cinq ans, je ne le connaissais pas vraiment, mais il était instructeur, alors j'étais rassurée. La journée était belle, mais la couche nuageuse de cirrus qui voilait le soleil ne permit pas de déclencher des thermiques puissants et de tenir le planeur en vol. Nous avons dû atterrir à Puimoisson. Une piste près des montagnes que tous les pilotes connaissent bien.

En commençant le circuit pour l'atterrissage, un pilote avec un accent étranger annonça également son intention d'atterrir, mais nous ne le voyions pas. En fait, nous ne l'avons vu qu'au moment de la branche finale, il arrivait face à nous, en sens inverse sur la piste. On s'est déporté quelque peu pour éviter l'aéronef qui venait vers nous. Nous avons échappé à la catastrophe de quelques centimètres.

Un jour rare, moi je vous le dis.

# La première fois

## La première fois, la mer

*Par Hélène Filteau*

Sur le sable, l'eau s'avance, me fascine de sa course, enrobant chaque grain lentement...

Puis vite... elle lèche mes orteils… Oh ! C'est froid !

Je sursaute, rigole, y retourne… Et la danse s'installe entre l'eau et moi, devient un jeu…

Un jeu qui se prolonge entre la surprise et la joie.

Le bonheur s'installe dans le mouvement, le mouvement devient le temps, s'éternise dans le moment.

Des rires au vent s'envolent.

Le plaisir se communiquant alentour… d'autres regardent ou participent…

Un instant, tous suspendus, dans l'infini…

Ah, la première fois ! La mer…

## Un prologue déguisé

*Par Michèle Lesage*

Il était une fois… C'est donc que c'était une première fois. Une histoire qui débute à un moment précis. J'attends cette histoire qu'on a voulu me conter. Il y aura des personnages, une intrigue, une situation qui me fera frémir de peur, un dénouement que j'espérerai heureux. Les contes pour enfants commencent souvent à l'aide de cette introduction toute banale, mais tellement pleine de promesses. Tout roman pourrait démarrer avec ce prologue déguisé.

Toute existence pourrait être aussi amorcée de la même manière. Il était une fois Paule, Sylvie, Hélène, Martine, Rebecca… À l'hôpital, au-dessus des berceaux et des couveuses, on pourrait mettre une petite carte sur laquelle serait écrite « Il était une fois… » Françoise ou Louise, ou Denis. Nos parents ont imaginé ce que serait notre vie, mais quelqu'un ou le hasard s'est amusé à raturer rêves et ambitions pour en inscrire d'autres sur les pages de nos jours. Les premières fois se sont multipliées et ont créé des chapitres qu'on relit avec plaisir ou qu'on préfère oublier. Pour ce qui est du dénouement, par contre, nous le connaissons tous. Personne ne pourra rien y changer.

Nous ne pouvons agir que sur chacun des chapitres pour lui donner un intérêt, un sens, une utilité, une couleur particulière. De notre premier babillage à notre première fleur portée à notre nez pour en découvrir le parfum, du premier bonbon à la première cigarette, de la première caresse au premier baiser, des premiers échecs et des premiers succès, que de détails s'envolent avec le temps ! Il faut pourtant les retenir pour enluminer notre manuscrit et laisser notre trace dans la Grande bibliothèque.

## Un moment unique

*Par Martine Marcotte*

La première fois. C'est plein d'attentes, d'espoirs, de rêves. Un moment unique, puisqu'après ce ne sera plus jamais la première fois. Ce côté définitif pourrait être rebutant, mais, heureusement, l'infini des possibilités prend toute la place dans notre esprit.

Je me souviens de la première fois où j'ai réussi à rester en équilibre sur ma bicyclette. Quelle victoire sur mes peurs et mes limites ! J'imagine aussi que c'était exaltant de marcher pour la première fois. Je soupçonne, j'espère, qu'il en reste quelque chose dans les profondeurs de mon cerveau, mais le souvenir ne peut être rappelé à ma mémoire. Pourtant, il y en a plein de premières fois qui me semblent inoubliables. Puisse ma mémoire les préserver encore longtemps.

Évidemment, il y a des premières fois qui n'ont pas laissé de traces puisque nous ignorions que cela allait être une première fois, qu'il allait y avoir une suite tout aussi émouvante et importante. Le début d'une passion, d'une amitié, d'un amour.

Certes, il y a de ces premières fois qu'on préférerait oublier. La première fois, ce n'est pas toujours facile. On n'a pas l'habitude, on ne connaît pas le mode d'emploi ni les trucs qui pourraient faciliter les choses, lubrifier les rouages, éviter les frictions.

Heureusement, on n'a pas non plus la prémonition des dernières fois. C'est mieux ainsi.

## Mon premier pas

*Par Paule Simard*

Un saut sur le tarmac
excitation d'une arrivée
fébrilité de la nouveauté
premiers mètres sur un nouveau continent
des minutes étirées
enfin l'arrêt

Bruits de mouvements
murmures des tissus en contact
multitude de bras tendus
des ballots attrapés
le calme, l'attente

Un sifflement, une porte entrebâillée
ambiance perturbée
un air humide suspendu dans l'atmosphère
des sursauts, les corps accusant le coup
la sueur scintillante sur les peaux

Mouvement lent vers le sas
le pied dans la lumière
l’aveuglement total sous l’astre inconnu
hésitation des pas vers cet enfer
et juste-là, un souffle d’épices
prégnant, poignant, saisissant
un éblouissement olfactif
imprégnation du corps
création d’un souvenir

Rappel aussi d’un souvenir
la giroflée, son clou
ma mère aux fourneaux
nourricière

Chaleur étouffante
le temps présent
mon premier pas en terre africaine

## Ne jamais avoir peur

*Par Sylvie Tardif*

Nous étions arrivés sur la base militaire de Bagotville en Hercule, harnachés à même le fuselage de l'avion, cordés sur des strapontins, l'air brave de ceux qui vont vers l'inconnu, inconscients de ce qui les attend. L'arrière de l'aéronef ouvert aux grands vents nous offrait notre seule vue vers l'extérieur. L'officier responsable de notre escadron, attaché au fuselage par une sangle passée sous sa ceinture, était assis sur la plate-forme de cette bouche béante, les jambes pendant dans le vide, d'où il admirait la terre depuis notre altitude de 10 000 pieds, juste assez bas pour ne pas avoir besoin d'oxygène. Son assise forte et solide inspirait confiance comme si rien ne pouvait lui arriver, nous arriver.

L'avion posé, les ordres s'étaient mis à fuser. Il fallait trouver sa baraque, son lit de camp, son nouvel uniforme et se retrouver au garde-à-vous à la bonne place, tous pareils, sans un cheveu qui dépasse, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Les baraques étaient peintes en blanc. Un alignement parfait de dortoirs semblables les uns aux autres. Nous étions tous semblables les uns aux autres. Les seuls mots importants « *yes sir*, oui m'sieur » seraient scandés d'une seule voix après chaque commandement. Nous ne ferions plus qu'un pour l'été. Les officiers nous apprendraient à voler. En contrepartie, nous nous conformerions aux bases de la vie militaire qui consistait à obéir sans rien dire, à ne former qu'un seul corps.

Pour être sélectionnée, j’avais dû expliquer pourquoi je voulais piloter les avions. J’avais un peu plus de trois ans lors de mon baptême de l’air avec mon père. Ce fut suffisamment marquant pour en garder un souvenir. Mon premier vol est aussi mon premier souvenir. Piloter un avion donne une sensation de puissance et de liberté, mais je doute y avoir été sensible à trois ans. Je me souviens du plaisir de mon père, détendu, heureux et souriant aux commandes de son coucou. Je me souviens d’être soulevée de mon siège alors qu’on traverse une zone de turbulences. Je me souviens qu’il rigole de ma frayeur alors j’apprends qu’il ne sert à rien d’avoir peur. Je ne sais plus à quel moment j’ai décidé d’apprivoiser aussi les airs, mais, pendant l’été de mes seize ans, sur la base militaire de Bagotville, je me suis fait la promesse de devenir pilote parce que le ciel est un terrain de jeu enivrant et gigantesque où il ne sert à rien d’avoir peur.

Crédit photo : Andrew Seaman

# Personnage de roman qu’on aimerait rencontrer

## Olga Bogovaya

*Par Nancy Chamberland*

Tôt en novembre, il neige, une première neige grise, mouillée, triste. Je pense à Olga au 1095, chemin Saint-Louis, la dame d'origine russe, grand-mère d'une collègue du Cégep.

J'ai lu *Autour d'Olga : portraits d'âmes russes et caucasiennes*, de son fils Henri géographe professeur émérite et de sa fille Karen avec qui j'ai étudié.

J'ose ou pas… Je ramasse un sac de fraises congelées pendant l'été. Je sors mes bottes d'hiver, je les chausse et je pars à pied, marchant dans la slush.

Comment me recevra-t-elle ? Elle ne me connaît pas et je n'ai pas autrement fréquenté sa petite fille que dans quelques cours.

Je sais qu'à la première neige elle s'asseyait à la fenêtre et qu'elle contemplait les grands sapins plantés par elle dans son domaine de la rue Saint-Louis. Une bonne m'ouvre. Sans mot dire, je me déshabille et la retrouve, assise à contempler ses sapins noirs. Je m'assieds près d'elle, lui prends la main doucement.

Encore plus doucement, elle se lève et nous allons à la cuisine. Elle sort farine, levure, lait, sel et sans mot dire nous commençons à cuisiner les blinis. Nous mélangeons les ingrédients sans paroles, nous connaissons les gestes, bien que je sois dans la posture de l'élève. Nous cuisons toute la pâte et elle sort sa plus belle assiette de faïence… nous les disposons et les garnissons de crème sure et de gravlax. Je comprends qu'elle ne fait pas de concessions au caviar, pas d'œufs de poisson autre que du caviar. Ça sera donc gravlax ! Entre-temps les fraises ont légèrement dégelé, on les hume, elles sentent l'été, la lumière, la douceur du temps.

Nous échangeons regards non pas complices, mais lourds de cette torpeur déprimante dans laquelle l'hiver trop long, trop froid, trop lumineux parfois, nous plongera. Un thé ? Non, je n'en bois pas, de toute façon il n'y a pas de samovar sur le chemin Saint-Louis.

Je me dirige vers le vestibule et remets manteau, bottes, chapeau, foulard et gants. Je la regarde toujours, aucun mot, simplement des regards, lourds, tristes, mais compréhensifs, compassionnels. La rencontre a-t-elle eu lieu ? Ai-je adouci sa solitude, effacé certains regrets ? Comment choyer, soulager ces Olga, Dounia du *Bonheur à la queue glissante*, ces Lucienne Rivera, ma mère, les mères de mes amies, toutes ces femmes immigrantes ou non, de leur choix de vie, de leur vieillesse, de leurs déceptions, de leur dégénérescence, de la tristesse de leur fin de vie ?

## Dracula

*Par Hélène Filteau*

Comme si j'avais choisi d'être le monstre que l'on décrit.

Choisit-on jamais qui l'on est ? La somme de tant de vies qui nous précèdent… je le voudrais tant parfois... être parmi les autres sans créer de craintes…

Ah, et tous ces cris ! Je n'en peux plus. Je n'en peux juste plus !

Et pour comble de mon malheur, je suis, en plus, affublé comme d'un oripeau de la vie éternelle !

Et pour cette vie éternelle, il faut que j'accepte d'être entièrement la bête que je suis !

Comment pourrais-je changer de vie ? Je ne peux que, tous les soirs, sortir de mon tombeau pour aller croquer, ici et là, quelques carotides bien chaudes… mes lèvres goûtent ce sang si chaud et si doux...

Douceur fétide… hum...

Comment améliorer cette vie ?

Des bouchons pour les oreilles ? Peut-être, afin de ne plus entendre ces cris résonner sur mes tympans ! Je crois devenir sourd ! Et que dire des acouphènes qui viennent hanter mon sommeil, le jour au fond de mon cercueil !

Que ne saurais-je magicien ? Ils ont bien de longues capes noires, eux aussi, mais ce qu'ils provoquent ce sont des cris de joie !

Il faudra peut-être que je fasse un saut chez le dentiste ?

## Ensemble

*Par Michèle Lesage*

Heureusement qu'il y a des héroïnes de roman ! Jusqu'à ce que je sois en mesure d'avoir un certain contrôle sur ma vie, je me suis souvent réfugiée dans les livres. Échapper au présent a été ma planche de salut. Je ne savais pas alors que ce serait ces héroïnes qui me sortiraient des livres.

Ça a commencé par le désir. Désir de devenir aussi intelligente et perspicace que Miss Marple, désir d'exprimer autant de confiance et de créativité que la petite fille qui écoutait les élucubrations du Baron, désir d'être une femme libre et sans contrainte, ouverte à toutes les expériences sexuelles, comme Lady Chatterley, désir de résilience à l'exemple de Scarlett O'Hara malgré les tragédies et le chaos, désir encore d'être celle qui ne s'en laisse pas compter comme Elizabeth d'Orgueil et préjugés. J'aimerais les convier à un déjeuner, les entendre converser entre elles, rire, pleurer, s'enthousiasmer pour les mille vies qu'une femme peut réaliser.

Et Juliette dans tout ça ? Que lui diraient-elles ? Sûrement de ne jamais perdre espoir, de miser sur la vie, même sans Roméo ! Elles se mettraient toutes ensemble pour trouver une solution à son drame. Ensemble, elles la tireraient de son mauvais pas, l'emmèneraient ailleurs, là où tout est possible.

## Mon héroïne est une femme

*Par Martine Marcotte*

Ça tombe bien aujourd'hui, les participants ne sont que des filles et, en majorité du même âge. Alors, peut-être vous vous rappelez le slogan de *Nice 'N Easy* : « Its me, only better ». Voilà qui m'inspire.

J'aimerais écrire un, voire des romans, mettant en vedette une femme qui a toutes mes qualités, mais à qui il manque certains de mes défauts.

Ou peut-être préférera-t-on parler de faiblesses ou de limitations. Donc, mon héroïne est une femme. Son âge varie selon l'histoire. Elle me ressemble, en plus jolie, évidemment. Elle est intelligente, gentille, a un certain niveau d'éducation, s'intéresse à plein de choses. Elle a confiance en elle, a la répartie facile et semble ne jamais être prise au dépourvu. C'est pour ça qu'on la remarque, elle inspire confiance, on sent qu'on peut compter sur elle.

Je ne suis pas sûre du genre de roman qui la mettrait en valeur. Il faudrait qu'elle puisse démontrer qu'elle est une femme forte et courageuse. Car, elle, elle est plus forte physiquement qu'il n'y paraît et n'a pas de problème de coordination. Elle n'a pas cependant pas gagné de médaille olympique. Elle est trop équilibrée pour s'engager dans un parcours aussi extrême et préfère diversifier ses activités. Sans être féministe à outrance, elle sait se débrouiller sans homme, mais préfère qu'il y en ait au moins un dans les parages. Superwoman est quand même romantique.

Je pourrais la faire voyager, ça compenserait un peu pour tous les voyages que nous n'avons pas faits depuis 2020. Ça lui donnerait l'occasion de vivre toutes sortes d'aventures... Mais elle n'est pas une aventurière bien qu'elle soit moins casanière que moi.

## Un moment solennel

*Par Paule Simard*

On frappe à notre porte. Des coups secs, mais amicaux. J'ouvre, et voilà, du haut de ses quatre pieds et quelques, Bilbo, le Hobbit de l'autre côté de la rivière. Je le connaissais de vue, lui avait peut-être murmuré un bonjour, mais sans plus. Ses exploits, tout le monde les connaissait dans la contrée et on n'osait pas trop s'approcher de lui. Il nous impressionnait, nous les petiots des villages d'alentour.

Je me retourne pour appeler ma mère, étant certaine que c'est un adulte qu'il vient voir. Il m'arrête aussitôt et me dit : « c'est à toi, Bérénice, que je veux parler. » Le cœur me fait trois tours, je suis saisi de peur, mais aussi d'une sorte de joie mêlée d'espérance. Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir ?

Il me propose de nous asseoir sur le banc de bois de l'entrée. Songeur et sérieux, il plonge ses yeux verts dans les miens. Je sens le moment solennel. Il veut apprendre à me connaître, qu'il dit. Il me bombarde de questions sur mes passe-temps, sur mes passions et mes peurs, tout y passe. Et je continue à être dans les nues quant à la raison de sa présence.

Finalement, après avoir tourné un peu autour du pot, il me demande si j'aimerais voyager, découvrir différents peuples de la terre du milieu et rencontrer des personnages tous plus sages, courageux et inspirants — ou parfois dégoûtants et dangereux — les uns que les autres.

Les anciens l’ont convoqué à une importante rencontre et lui ont demandé d’amener avec lui un jeune débrouillard, allumé et impétueux. C’est moi qu’il a choisie, qu’il m’explique.

Les bras m’en tombent. Il ne me connaît même pas et me choisit. Moi qui suis toujours la cible de remontrances pour mes gaffes et mes plans de fou !

Dois-je en parler à ma mère ?

## Harry Potter sauve Roméo et Juliette

*Par Sylvie Tardif*

Le Professeur Dumbledore avait formellement interdit à Harry d'utiliser la magie de cette façon. Certes, l'objectif était louable, mais si les sorciers s'amusaient à réorganiser les romans pour leur bon plaisir, les moldus finiraient par en perdre leur latin.

Les mythes consolent les humains de l'absurdité de la vie. Les écrivains y organisent le chaos, donnent un sens à leur existence, compensent pour certaines souffrances vécues par la beauté. L'Art console. La beauté purifie l'âme. Roméo et Juliette permettent sans doute à certains lecteurs de se remettre d'un amour perdu. Cette catharsis est nécessaire. Changer l'issue de cette histoire pourrait entraîner de graves conséquences.

Harry ne comprenait pas en quoi empêcher Roméo et Juliette de mourir allait changer la face du monde. Harry venait de lire Roméo et Juliette dans son cours de littérature anglaise et il était catastrophé que Shakespeare ait fait mourir les deux principaux protagonistes de son œuvre. Faire mourir un personnage était sans doute la prérogative absolue de l'auteur, mais si jeune et par fraude, quelle bêtise ! Roméo et Juliette étaient morts par erreur. Roméo s'était suicidé parce qu'il avait cru Juliette morte alors qu'il n'en était rien.

À son réveil, Juliette se rendant compte de la mort de son amoureux s'enlève la vie à son tour. Roméo et Juliette étaient le récit du double suicide d'un couple d'adolescents. Harry était d'avis que l'intensité de l'adolescence devait porter à vivre et non à mourir. Déjà, le jeune sorcier devait se battre contre Voldemort, il n'avait pas besoin que la littérature le tire vers le bas.

Devant le refus du Professeur Dumbledore, Harry alla voir son professeur de littérature, madame Michèle, pour essayer de s'en faire une alliée. Il fallait absolument changer la fin de Roméo et Juliette. Ces amoureux étaient beaucoup trop jeunes pour mourir. Madame Michèle lui offrit alors d'utiliser la magie, mais pas comme Harry le pensait. Madame Michèle lui demanda d'imaginer une autre fin à l'histoire d'amour et de l'écrire lui-même. C'était ça la magie de la littérature : se réapproprier nos mythes par l'écriture.

Crédit photo : Edilson Borges

# Sensations fortes

## Ah, les curés !

*Par Hélène Filteau*

« Ah, les curés ! Non, mais, pour qui se prennent-ils ? à toujours vouloir se fourrer le nez où ils n'ont pas d'affaires… »

Je sortis du presbytère en claquant la porte ! Non, mais ! Et m'enfonçai dans la nuit noire de cette fin d'octobre.

La lune spectrale éclairait doucement la petite route de village par laquelle je m'enfuyais… à travers les maisons à moitié éclairées, ici et là, par les lanternes !

« Quel homme cruel, frustré, prétentieux… essayer de faire passer ses paroles comme venant du Seigneur ! »

« Ah oui, croyez-moi Mademoiselle le Seigneur est en colère contre vous, les relations hors mariage... et bla-bla-bla, et bla-bla-bla… »

Depuis la petite école, on m'enseigne que Dieu est Amour ! Ah, la belle affaire ! Et si tu te retrouves en mauvaise posture... eh bien, organise-toi avec tes problèmes, hors de ma vue !

Je ne m'arrêtais pas de fulminer et de rager sur la route déserte… Marchant d'un pas vif, sans vraiment prendre de direction, juste pour calmer mes nerfs et faire face à mon père à mon retour à la maison — lui qui tenait tant à ce que j'aille me confesser —, et attendant mon arrivée... se berçant sous le porche dans le noir.

Il ne fallait surtout pas que quelqu'un me voie faire cette démarche au risque que les commérages courent plus vite que les vents d'automne à travers le village.

Je ne la vis donc pas… une automobile venait sur moi à toute vitesse… oh, il n'y en a pas beaucoup dans le coin… seul le médecin en a une pour faciliter ses déplacements lors d'urgences… Je ne la vis donc pas… mais subitement, tous mes problèmes furent réglés.

Je me sentis devenir légère, calme et heureuse ! Je vis mon corps étendu là, ensanglanté et je restai calme, calme, calme… légère, légère…

## Si sage

*Par Michèle Lesage*

Mon ami prétend que je suis trop sage. Un mot que je déteste, qui m'a été si souvent répété. À la pause, je me réfugie dans un coin, je m'absorbe dans un livre. J'aime la lecture. Au travail, je passe inaperçue, jamais un mot plus haut que l'autre. Je fuis le potinage, les querelles de bureau. Ils disent que je suis sage, je ne dis jamais rien et je tremble lorsqu'on me demande mon opinion. Chez moi, je lis aussi, mais au soleil, le chat sur mes genoux, une vraie peinture de Renoir, sauf que je ne suis pas jolie.

Incroyable, elle était si sage. Comment imaginer qu'elle a pu commettre un tel crime ? Jamais un mot plus haut que l'autre, une souris sur le tapis. Tu savais, toi, que Gilbert était son amant ?

Tous la disent sage, c'est ce que ses voisins, sa famille et ses collègues nous ont dit. L'homme que nous avons trouvé dans sa baignoire, nu, la peau verdâtre, la bave au coin des lèvres détonne avec le profil dressé par le test de personnalité que l'expert lui a fait subir. Cet homme empoisonné ne cadre pas dans son petit trois pièces aux murs couverts de livres. Un rendez-vous qui a mal tourné ?

Je lisais, il a sonné à la porte. Il voulait jaser. Il m’a dérangé. Il s’est imposé. J’ai perdu ma page. Il a dit que je devrais rester bien sage. Ce mot, que je ne peux pas endurer, je le lui ai fait payer.

## Sensations fortes inattendues

*Par Martine Marcotte*

Bon, je n'aime pas tant que ça prendre des bains. C'est long : remplir la baignoire, ajuster la température de l'eau puis, quand ça semble enfin acceptable, j'ai à peine le temps de commencer à relaxer que, déjà, l'eau a trop refroidi. Vive une bonne douche bien chaude ! Mais ce jour-là, au retour d'une marche, j'en ai vraiment ressenti le besoin. J'espérais faire une randonnée en forêt avec une amie, mais la Covid, encore elle, nous en a empêchées. Frustrée, je suis quand même sortie, mais, plus tard, sans trop faire attention à la température. Or, le temps s'était chagriné et rafraîchi, si bien que je suis revenue transie. Ce n'est pas que j'aime tant la chaleur, les voyages dans le sud, les séances de bronzage, très peu pour moi. Mais, parfois, le froid m'angoisse. Il m'avait vraiment pénétrée, je n'arrivais pas à me réchauffer alors j'ai pensé au fameux bain chaud.

J'ai nettoyé la baignoire puis mis l'eau chaude à couler. J'ai fouillé dans mes disques, sélectionné la troisième symphonie de Brahms, monté le volume. J'ai déplacé une lampe près de la porte de la salle de bain pour éviter d'allumer le plafonnier dont j'apprécie, le matin, l'éclairage éclatant, mais ce n'était pas ce dont j'avais envie. J'ai même retrouvé une huile parfumée pour parfaire le tout. Finalement, je me suis installée dans l'eau chaude, mais, au moment où j'allais fermer les yeux, j'ai perçu un mouvement. Voyons, qu'est-ce qui pourrait bien bouger dans ma salle de bain ?

À nouveau, ma vision périphérique m’a signalé un intrus. Alors que je scrutais les alentours, je l’ai vue. Une énorme araignée noire ! Suspendue au-dessus de la baignoire, elle descendit lentement, mais inexorablement vers le bout de mon nez...

## Le malentendu

*Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque*

Sophie avait un terrible secret qui lui rongeait l'esprit. Elle savait qu'elle ne pouvait en parler à personne, car toute sa vie basculerait. C'était certain qu'elle l'amènerait dans sa tombe.

Depuis que sa mère avait reçu l'onction des malades et qu'elle s'était libérée de ses péchés, Sophie commençait à trouver ça lourd.

La seule personne à qui elle tenait à le partager était son amant, Sacha. Bien qu'il venait la voir seulement quand elle en avait envie, il méritait de le savoir. C'était le seul qui la connaissait vraiment pour qui elle était. Ensemble, ils ne se jugeaient pas.

« En y repensant, si j'arrivais à lui raconter mon secret, je devrais le tuer. Bon, mieux vaut se libérer, non ?

Qui s'inquiéterait du meurtre d'un homme coureur de jupons. De toutes les façons, David Suzuki affirme que l'on est trop peuplé sur la Terre. Alors, si je prends ses conseils, je déduis donc qu'il faut réduire la population. Quoi de mieux qu'un léger ménage.

Bon, je me lance !

Je vais le lui annoncer quand l'on sera au Motel sur la 59. Ne me jugez pas de ne pas rester à un hôtel cinq étoiles. C'est qu'avec les GPS, mon mari pourrait me retrouver dans les bras de Sacha s'il le voulait. Au moins, le Motel Petit Mouton n'avait pas encore installé le Wi-Fi.

En plus, notre activité hebdomadaire pas très catholique ne méritait pas les meilleurs lieux. Avec les prix qui augmentent partout, on voulait faire des économies.

Je sais que certaines d'entre vous sont en train de me juger. Allez-y ! Jugez-moi! Je m'en fous !

J'adore le… sexe.

Malheureusement, j'ai découvert le soir de mes noces que le pénis de mon mari ne me satisferait jamais. Peut-on divorcer à cause de ça le soir que monsieur le curé a béni votre union ? Mais non ! Sébastien ne mérite pas ça. Il est un bon père de famille.

Alors, mon ami Sacha ne fait que rendre service à Sébastien.

Il ne parle que le russe, alors on n'a pas besoin de se parler. On se rencontre et nos corps savent quoi faire.

Il sait se servir de son pic, lui.

Les dames, j'aime beaucoup mon mari. Croyez-moi ! Je ne fais que satisfaire mes pulsions sinon c'est tout mon entourage qui en souffre.

En entrant dans la chambre cet après-midi-là, Sacha est fier de me montrer une nouvelle application qui traduit simultanément ce qu'on veut se dire.

Faites que ça marche, comme ça je pourrai me soulager de ce poids sur ma poitrine !

Afin de tester la validité de l'application, on commença par se dire des mots doux et simples.

Sacha m'annonça qu'il aimait beaucoup mes gros yeux verts.

Touchée, je lui répondu qu'il avait de beaux cheveux. Je lui dis aussi que ça faisait changement de la tête chauve de mon mari.

Sacha retira brusquement ses mains de ma poitrine pour remettre son pantalon.

Ben quoi ?

Il devrait être fier d'avoir une touffe de cheveux. Oh, zut ! Peut-être qu'il n'avait pas compris que j'étais marié ? Ben là, non ! Je porte mon alliance depuis le début.

Avant que je ne puisse l'empêcher de partir, il ouvrit la porte sous prétexte d'avoir soif. »

Sophie resta perplexe. Elle se demandait s'il reviendrait. Ça n'avait jamais été compliqué entre eux, justement car ils ne se parlaient pas d'habitude.

« Va-t-il revenir me chercher ?

Ma tête tourbillonne, car je ne sais pas comment je vais rentrer. Comment vais-je expliquer à Sébastien ce que je fais icitte ?

Étant donné que Sacha avait déjà payé la chambre, je me suis endormie sans gêne.

À mon réveil, il faisait déjà noir dehors. C'était dur de savoir l'heure qu'il était, car c'était l'hiver. »

## Un vendredi, c’était le 13

*Par Paule Simard*

Le curé de ma paroisse était un peu original. Sa vocation, c’était le jardinage. À coup de truelle et de binette, il pénétrait la terre, cassait les mottes et venait à bout des racines. Une vraie mécanique humaine.

Chaque minute qu’il pouvait voler à sa charge de cure, il sautait dans ses bottes de caoutchouc et partait au jardin.

Sa passion se conjuguait en pétales, en corolles et en tiges de toutes sortes. Toutes plus colorées les unes que les autres. Ses chefs-d’œuvre embaumaient les alentours. Dès qu’on approchait l’église et le presbytère à ses côtés, les effluves de jasmin, de rose ou de pivoine vous prenaient au nez. Tout d’abord comme un assaut surprenant, puis le bouquet de chacune vous jouait une musique plus précise, bien odorante. Un vrai paradis pour le nez !

Un vendredi, c’était le 13, il s’approcha de son espace de prédilection. Il aperçut d’abord quelques tiges qui traînaient ça et là. Qu’est-ce qui pouvait s’être passé ? En contournant la haie, il vit le sentier, ou plutôt les pétales de roses qui le couvraient. Toutes ses fleurs avaient disparu de leur piédestal et gisaient sur le sol, éparses, onctueuses, comme des gouttes de sang. Plus il avançait, plus l’horreur prenait des proportions innommables. Sa poitrine se serrait, sa respiration se faisait courte.

Quel barbare, quelle cruelle créature avait pu désacraliser son sanctuaire ?

Faisant quelques pas de plus pour mieux mesurer l'ampleur des dégâts, il contourna les rosiers pour arriver aux pivoines. Là, ses ciseaux de travail étaient debout, bien plantés dans la poitrine de sa cuisinière, Mme Sylvestre. Les pétales de rose se transformaient alors en mare de sang, étalée comme une couronne encerclant le cuir chevelu de la gisante. La bouche de cette dernière était ouverte, comme si son dernier cri sur terre en fût un de terreur.

Le curé se laissa choir à ses pieds. Qu'avait-il bien pu arriver ?

## Une vie parfaite

*Par Sylvie Tardif*

Je cours du matin au soir. Entre l'organisation familiale et les impératifs professionnels, je n'ai aucune minute à moi. Sur photos, j'ai la vie parfaite. Mon mari et moi représentons ce couple dont nous rêvons tous. L'homme est grand, solide, souriant. Nos enfants sont beaux et joyeux. Nos chiens ajoutent à cette image de famille nord-américaine à qui tout réussit.

J'ai loué une maison sur la côte est. Épuisée par le travail, nous avons décidé que je prendrais quelques jours d'avance pour adapter la maison à nos besoins avant l'arrivée de mon mari et des enfants. J'y suis depuis quelques jours. La maison en bardeaux de cèdre est tout au bord de la mer. Les deux chiens peuvent enfin s'ébattre en toute liberté sur la plage. L'endroit est presque sauvage. Le sable blond forme quelques dunes au travers desquelles poussent de longues tiges de roseau. La mer est bleu profond. Le ciel est clair. Nous n'avons aucun voisin à moins d'un kilomètre. Personne ne viendra déranger la paix des vacances tant attendues, ni colporteurs, ni vendeurs itinérants.

Même le cellulaire maudit sera enfin éteint quelques jours. Je commence déjà à l'oublier celui-là. Je m'en inquiète. C'est fou comme on est attaché à cet outil maléfique. Je reviens vers la maison, plutôt vers mon cellulaire laissé sur le comptoir pendant ma promenade avec les chiens. J'ai quinze appels manqués.

Ce n’est pas normal. Le premier, mon mari qui m’informe qu’il prend enfin la route avec les enfants. Le dernier, le poste de police. La voiture familiale a été retrouvée emboutie dans un arbre. Sortie de route inexplicable.

# L’heure du conte

## L’enfant de neige… une autre fin

*Par Rebecca Angele*

*Snégourotchka : conte populaire russe qui met en scène un couple désireux d’avoir un enfant. Ils découvrent dans la neige une petite fille pâle et décident de s’occuper d’elle. Mais au printemps, elle fond.*

Dans leur peine, le couple endeuillé après avoir pleuré un été décida de migrer vers d’autres contrées, dans l’espoir fou que le voyage apaisa leur peine ou, soyons honnête, vint à la faire disparaître. Le voyage fut long et ardu, d’abord à travers les terres, puis à travers les eaux sur un monstre de métal qu’ils n’avaient jamais rencontré auparavant.

En voyageant à travers les terres, ils croisèrent leur fille parfaite, mais sous la forme d’un nuage de feuilles d’automne. Ils pensèrent que cette image était créée par leur esprit endeuillé, mais l’apprécièrent tout de même pour le réconfort qu’elle leur apporta. Elle leur permit d’avoir la force d’effectuer leur long voyage jusqu’aux côtes.

Une fois dans le monstre de fer, chavirés par des nausées qu’ils n’avaient jamais ressenties, leur précieux enfant vint à nouveau les visiter sous forme d’eau, cette fois. Les caresses de l’eau sur le métal devinrent tout d’un coup appréciables et leur permirent d’avoir la force de terminer leur voyage jusqu’au rivage.

Une fois au chaud sur des plages inconnues qu’ils apprivoisèrent et apprirent à aimer d’année en année jusqu’à leur dernière, leur fille parfaite les visita de temps à autre. Leur enfant de neige, après avoir été enfant de feuille puis enfant de mer était devenue enfant de sable.

Ils comprirent ainsi que, quelle que soit sa forme, leur fille bien aimée n’avait jamais disparu et ne disparaîtrait jamais plus. Puisqu’au final, le sable ne fond pas.

## La palette de bolo

*Par Louise Bertrand*

Je ne suis plus certaine de ce qui s'est passé le soir du réveillon de mes quatre ans, mais l'histoire a été racontée à mes petits-enfants l'an dernier par mon père, sans doute heureux d'en inventer une pour leur faire plaisir. Il ne peut effectivement rien leur refuser. Il s'est assagi avec le temps, ne frappe plus ma mère depuis longtemps ni aucun de ses enfants et est devenu quasiment gaga lorsqu'arrive Noël. Ah oui, il faut préciser qu'il vit en reclus depuis le décès de ma mère et, évidemment, il ne fréquente plus Facebook. Il lit même des romans romantiques, des BD bien dessinées et cuisine des biscuits au gingembre qu'il distribue en cadeaux le vingt-quatre décembre.

Je m'appelle Nathan le tannant. Mon frère, le bon Simon a six ans et ma sœur Chloé le bébé a deux ans. Cette année-là, maman avait eu un coup de cœur dans une boutique de Noël. Deux gnomes prennent maintenant place dans le salon, à proximité de l'arbre. Nous les avons nommés Cannelle et Cardamome, une fille avec de longues tresses blanches et un garçon bien barbu, avec des tuques qui cachent la moitié de leurs visages. Ils n'ont pas d'yeux, mais selon l'artisane qui les a conçus, ils voient tout. Ils n'ont pas d'oreilles, mais ils entendent tout. Ils n'ont pas de bouches, en conséquence, les biscuits restent intacts dans l'assiette destinée au Père Noël. Seuls leurs nez peuvent détecter l'arôme des biscuits, alors ils piaffent de découragement sur leurs frêles jambes. Voilà, ça situe les personnages principaux.

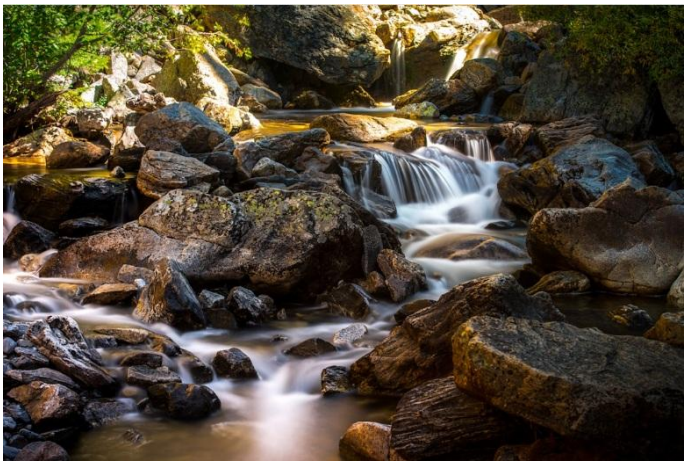
Chaque cadeau sous l'arbre est emballé dans un sac identifié à chaque personne. Ma mère, comme d'habitude, n'a jamais le temps pour de beaux emballages. J'ai donc l'idée saugrenue d'intervertir tous les cadeaux lorsqu'ils ont tous le dos tourné ou font leur sieste. Ce qui fait que papa recevra une belle robe bustier rouge, maman une poupée Bout d'Chou, Chloé le très gros livre *À la recherche du temps perdu*, Simon un os en caoutchouc, mon chien Henri le casse-noisettes qui m'est destiné et moi, j'hériterai de l'auto téléguidée de mon frère, ce qui est vraiment mieux que la marionnette en bois dont je ne saurais que faire. Voilà, ça situe le scénario catastrophe.

La nuit de Noël, c'est bien connu, il peut se passer des faits étranges dans une maison où la taquinerie est de mise. Or, les gnomes, ces seuls êtres ayant les pifs les plus aiguisés de la maisonnée, outre celui d'Henri, sentent la soupe chaude et comprennent le mauvais tour que je sers aux miens et remettent les cadeaux dans les bons sacs, sauf deux. Par inadvertance ? Par vengeance ? Nul ne le sait et nul ne le saura. Voilà, ça situe l'imbroglio de l'histoire.

Ainsi, au moment prévu de la distribution des étrennes, tout le monde reçoit le cadeau qui lui est destiné, sauf Henri et moi. Henri recevra le casse-noisettes et moi son os. Je pique alors une crise monumentale, le genre de crise comme j'ai déjà fait il y a deux ans sur le sol du Walmart. Mon père nous envoie, Henri et moi, bouder dans un coin parce qu'évidemment, Henri n'est pas content et fait pipi sous l'arbre. Voilà, ça situe la catastrophe annoncée.

Les gnomes, piteux et désemparés de nous voir bouder près d'eux, décident de prendre la situation en main. Ils téléphonent au Père Noël et s'entendent avec lui. Celui-ci interrompt sa route de distribution et revient lancer dans la cheminée de Nathan une nouvelle boîte, celle-ci bien emballée. Le père qui s'apprêtait à allumer le foyer réceptionne le paquet, essuie la suie et dit à Nathan : « Eh bien, il semble que le Père Noël a un autre cadeau pour toi, Nathan ! » Voilà, ça situe le moment surprise de l'histoire.

Nathan se retourne, Henri fait de même. Tout heureux, Nathan ouvre rapidement ce nouveau cadeau et y découvre un avion téléguidé. Il donne l'os à Henri. Le père, on ne sait pour quelle raison, sort une palette de bolo dont la boule est coupée et la place au milieu du salon. Tout le monde, après avoir bien mangé, part se coucher. Au milieu de la nuit, des claquements répétitifs se font entendre. Alertée par eux, la famille se lève et découvre Casse-Noisettes qui sert une fessée bien méritée aux deux gnomes. Voilà ce qui met un point final à l'inadvertance ou à la vengeance; soyez-en avisés !



## Vermeille

*Par Hélène Filteau*

En des temps très anciens, dans un petit village, vivait au fond d'une vallée encaissée entre falaises et rivière poissonneuse, une jeune fille. Elle était née avec une chevelure qui faisait concurrence aux plus beaux couchers de soleil. On l'avait appelée Vermeille.

Vermeille aimait la nature. Elle se promenait souvent au bord de la rivière. Elle sautait, pieds nus, de rocher en rocher. Tantôt longeant, tantôt traversant.

Sa maman, une femme plutôt inquiète, l'adjurait de faire attention, mais hélas, l'enfant, toujours attirée par l'onde et ses vifs remous, n'en tenait pas toujours compte.

Un jour, catastrophe ! Vermeille glissant sur un rocher moussu, tomba tête première dans l'eau, perdit connaissance. Son esprit, qui veillait, lui fit faire ce rêve…

Un poisson multicolore s'avança vers elle et lui dit : « Pauvre fille, te voilà bien dans l'embarras !

— Qui es-tu ? demanda la jeune fille.

— Je suis la fée Truite et je crains que tu n'aies traversé le miroir, mon enfant.

— Comment cela ? dit la jeune fille.

— Eh bien, en tombant, tu t'es fracassé le crâne ! Ta mère va te chercher et te trouver baignant dans ton sang au milieu de la rivière. Elle en aura bien du chagrin, après t'avoir avertie tant de fois ! Elle en mourra sûrement !

— Mais non ! Je ne veux pas que son cœur se brise ! Aide-moi à revenir auprès d'elle, fée Truite !

— Si tu veux retourner auprès de ta famille, il te faudrait me faire un sacrifice, sinon tu resteras prisonnière pour toujours du Monde des Eaux.

— Dis-moi, dis-moi la fée, que dois-je faire ? Je ne suis point riche.

— Eh bien, tu détiens quelque chose qui me fait bien envie… ta chevelure est magnifique et c'est le sacrifice que je te demande. Fais-en le sacrifice et tu retrouveras les bras de ta maman.

— D'accord dit l'enfant ! »

La truite avec ses dents fines fit le tour de la tête de l'enfant et recueillit sa magnifique chevelure…

Et c'est depuis ce temps, que lorsque le soleil se couche sur l'horizon, les eaux se parent de milliers de reflets d'or et de vermeil.

## Aux origines du sapin de Noël

*Par Françoise Lavigne*

Il y a si longtemps que ces événements se sont déroulés que la mémoire des humains en a perdu le fil. En ce temps, les célébrations de décembre soulignaient le solstice d'hiver, le jour le plus court, la nuit la plus longue. À cette période de l'année, les humains se languissaient des feux de la Saint-Jean et des bûchers allumés pour le plaisir. Les fêtes de décembre avaient aussi le côté pratique d'allumer des feux pour chasser la nuit, pour réchauffer les maisonnettes.

Les fêtes tournaient autour de ces grands foyers. On se réunissait dans les villages autour d'immenses feux, faits de bois durs, érable et chêne, tremble et frêne. D'un côté, c'était aussi un peu du gaspillage d'une ressource naturelle, mais il y avait tant de bois disponible, juste à se pencher pour le ramasser ! Et puis, il fallait bien aussi se réchauffer et fêter cet hiver qui ne faisait que commencer. Autant célébrer, plutôt que de détester cette saison trop longue, pour l'humeur de la plupart des gens.

C'est à ce moment, dans un village dont on a perdu le nom, que des enfants se sont demandé que faire de ces conifères qui n'avaient d'utile que d'embaumer les maisons, faire des couronnes pour décorer les portes et, surtout, fournir les essences précieuses pour garder la santé. Mais les conifères, du haut de leur harmonie de verts et leurs formes élégantes, aspiraient eux aussi à faire partie de la fête ! Et les enfants, qui comme chacun le sait, comprennent mieux que les adultes le langage de la nature, entendaient le bruissement des épines demandant aux humains de célébrer avec eux.

La bande d’enfants, pour faire une surprise aux adultes, entreprit de faire des guirlandes entremêlant les cocottes brunes des conifères, les fruits jaunes gelés de l’argousier, les baies rouges des cerisiers sauvages et ainsi enjoliver les grands sapins qui s’élançaient sur la place du village. Le vert des conifères, le blanc de la dernière neige, se mélangeaient aux couleurs des guirlandes fabriquées par les enfants. Ces derniers pouvaient sentir à quel point les sapins étaient heureux, de fiers conifères, de contribuer ainsi au solstice de l’hiver !

Les sapins, un peu hautains, se moquaient des feuillus qui, eux, finissaient leur vie dans le brasier. Mal leur en prit, parce que fort du succès de leur décoration, les humains se dirent que ce serait une bonne idée d’entrer les sapins ainsi décorés dans les chaumières pour enjoliver cette époque de l’année.

C’est alors, à coups de hache, que les hommes coupèrent les sapins, qui n’eurent qu’une fierté bien éphémère de servir à décorer les maisons pour finir, tout comme leurs frères feuillus, par brûler sur la grande place, mais juste un peu plus tard dans la saison…

## Le sapin rabougri

*Par Michèle Lesage*

Le tremblement de la terre, les odeurs nauséabondes, les sons inquiétants ont créé toute une commotion parmi nous. Puis, tout s'est arrêté et nous avons cessé de nous en faire.

Depuis ma tendre jeunesse, je rêve d'être choisi. Année après année, en hiver, des hommes viennent cueillir quelques-uns des nôtres. Ils sélectionnent avec soin ceux qui partiront. On raconte que les sapins prélevés dans notre magnifique forêt sont décorés de babioles de couleurs et de lumières extraordinaires. Nous en admirons un chaque année, jamais le même, à travers la fenêtre de la petite maison en bordure de notre forêt.

J'ai toujours voulu être de ceux-là. Comment osais-je rêver de ce fabuleux destin, moi qui ai poussé tout croche, les branches mal disposées autour de mon tronc ? Il faut dire que les élus ont des corps parfaits, une tête bien droite, un foisonnement d'aiguilles qui leur donnent fière allure. Pourquoi ai-je grandi rabougri ? Nul ne répondra jamais à cette question.

Quand les hommes ont décidé de faire l'autoroute, une nouvelle a circulé dans la forêt. Nous avons compris qu'une catastrophe nous guettait tous. Comment imaginer qu'ils peuvent décider de raser notre forêt pour y mettre une autoroute !

Quand les travaux se sont arrêtés, nous avons tous poussé un soupir de soulagement.

Puis, le chantier a repris et j'ai hurlé de terreur quand on m'a déterré ! Nous croyions tous que nous serions sciés, dessouchés, mais ce n'est pas ce qui s'est passé. On m'a transporté ainsi que d'autres arbres matures, comme moi, plus loin, oh, pas beaucoup plus loin, avec l'humus, la terre, les roches, les branchages tombés, les lichens et les champignons dans un champ en friche. Et ils nous ont replantés !

L'autoroute a été construite. Les hommes ont continué de venir couper à la scie et à la hache des arbres, les plus beaux d'entre nous, pour leurs fêtes de Noël. Par l'autoroute, j'ai vu les camions revenir, les fêtes terminées, avec mes anciens compagnons dépouillés des babioles et des lampions dont on les avait décorés. Je les ai vus empilés dans les bennes, mourir sous mes yeux.

Pour ma part, je continue de grandir tranquille. Je ne suis pas plus beau qu'avant. L'autre jour, des enfants sont venus jouer au pied de mon tronc. Leurs parents avaient apporté un pique-nique et ils sont restés quelques heures à profiter du bon air frais. De ma vie, je n'aurais jamais cru être aussi heureux !

Comme quoi il faut faire attention à l'objet de nos désirs. Sait-on jamais ?

## Les fauteurs de mots

*Par Martine Marcotte*

Ce conte n'est pas écrit pour les enfants. Il n'a rien d'effrayant ni de déplacé, mais les plus jeunes ne seront peut-être pas en mesure de l'apprécier. J'espère que les plus vieux le pourront.

Il était une fois des fauteurs. Non, pas des fauteurs de troubles ! Des fauteurs de mots. Juste quelques personnes, amoureuses des mots, disséminées dans toute la contrée. Ces personnes avaient en commun cette attirance pour les mots, les beaux mots, les bons mots, le plaisir de les lire, de les écrire. Certaines avaient même le désir, peut-être inavoué, d'écrire quelque chose, un jour. Chaque fauteur avait quelques pouvoirs, mais de là à rédiger un livre...

Puis survint une catastrophe qui isola les humains les uns des autres, pendant longtemps. La situation était pour le moins inquiétante, personne ne voyait de lumière au bout du tunnel. Que faire ? C'est alors qu'une des « fauteuses » décida d'unir sa frustration et son talent entrepreneurial pour créer un regroupement de fauteurs de mots. Heureusement, elle comptait parmi ses pouvoirs celui d'organiser des rencontres virtuelles. Elle contacta donc ses amis fauteurs de mots. Et, surprise ! Les fauteurs de mots réunis virent leurs pouvoirs décuplés. Et, plus il y avait de fauteurs de mots, plus ceux-ci se sentaient forts, capables, intéressants et généreux.

Alors, les fauteurs de mots réunis vécurent heureux et eurent de nombreux émules.

## Perdu dans la forêt

*Par Denis Roy*

Le Petit déambulait à pas lents dans la forêt, absorbé par ses tristes pensées. Cette forêt qu'il aimait tant et qu'il avait parcourue tant de fois avec son Papi. Avec ses parents, ils étaient venus déposer les cendres de son grand-père au pied du pin centenaire bordant l'habitation au bord du lac. Il se remémorait sa dernière visite à l'hôpital. « Ne pleure pas mon Petit, je pars, mais je serai toujours avec toi. Tu n'auras qu'à penser à nous, et tu me retrouveras. »

Il se rappelait leurs longues marches à travers les bois, dans des sentiers à peine tracés qui lui faisaient craindre d'être égarés, mais que son Papi peuplait de récits merveilleux mettant en scène les arbres innombrables, les animaux grands et petits et le langage discret du vent du nord dans la cime des épinettes.

Il ne put retenir ses larmes devant le vide creusé par la disparition brutale de son Papi adoré. Puis, depuis les buissons bordant le sentier, une voix discrète l'interpella : « Mais pourquoi ces larmes, Petit? » À sa grande surprise, il découvrit un gigantesque champignon, une amanite tue-mouche, reconnut-il grâce aux enseignements de son grand-père. Surmontant, sa stupeur, il répondit : « C'est que mon Papi est mort, et je m'ennuie tellement de lui ! »

— Es-tu certain qu'il est parti de façon définitive ? lui rétorqua le champignon.

—Mais bien sûr, ne vois-tu pas ? Je suis tout seul maintenant dans cette forêt ! »

Il poursuivit sa route, un brin ébranlé par sa rencontre inusitée. Le vent se leva soudain, et il prêta l'oreille. La cime des arbres semblait lui murmurer à l'oreille un secret… Il poursuivit sa route, soudain transporté d'une joie inespérée. Il franchit une bonne distance avant de déboucher sur une clairière qu'il n'avait jamais encore explorée. Au milieu trônait un gigantesque pin blanc. Il s'approcha à pas de loup, jetant autour de lui des regards inquiets. Arrivé près de l'arbre, il en toucha l'écorce rugueuse, et sans plus attendre, étreignit à bras le corps le mastodonte.

Du plus profond de son être, il ressentit alors une chaleur et une voix qu'il reconnut aussitôt : « Je suis là, mon Petit, je suis là. »

## La collation d'Ecila

*Par Paule Simard*

Ecila s'embêtait dans son sous-sol de bungalow. Elle sortit marcher, mais distraite par un texto, elle ne vit pas le chantier de construction et tomba dans le trou. Elle pensait bien se faire mal en percutant le sol, mais elle continuait à descendre. Elle croisa tout d'abord des bourgeons poilus et quelques têtes de jonquilles. Plus elle tombait, plus la chaleur augmentait et de grosses fleurs bien grasses flottaient autour d'elles. Vint ensuite, une rafale de feuilles ocre qui virevoltaient autour d'elle, poussées par une brise un peu fraîche. Elle se dit qu'elle aurait dû prendre sa petite laine. Lorsqu'elle s'arrêta enfin soudainement, mais en douceur, ce fut dans un banc de flocons qui la transforma en une bonne femme de neige.

Après s'être bien secouée, elle vit un bâtiment et une porte invitante puisque la lumière intérieure jaillissait des fenêtres. Elle frappa à la porte, mais sans attendre de réponse, elle entra. Il y avait de curieuses créatures avec des branches d'arbres en guise coiffure. Ils étaient énormes, elle qui n'atteignait qu'une longueur de jambe. C'était la première fois qu'elle côtoyait de si hautes bêtes. Accrochée au mur, une boîte affichait le mot « Mange-moi ». Comme elle n'avait pas pris son goûter, elle décida de prélever un biscuit en forme d'étoile. Elle se mit alors à grandir jusqu'à être à la hauteur des animaux, et même à les dépasser un peu.

Soudain, une porte de derrière s'ouvrit et un personnage entra. Elle ne savait pas trop si cette personne en grand manteau bleu était un homme ou une femme. Ou même un humain tel qu'elle était habituée d'en côtoyer. Son visage et ses cheveux brillaient d'un noir de jais. Quel étrange personnage !

Il était un peu plus petit qu’elle. Pour tout salut, il lui dit en souriant : « Je vois que tu as mangé un peu trop de biscuits, je vais arranger ça. ». Il sortit une fiole de sa besace et lui déposa deux gouttes de son élixir dans la bouche. Elle se mit alors à rétrécir jusqu’à ce qu’elle atteigne la taille du visiteur.

## Ils moururent le même jour

*Par Sylvie Tardif*

À l'université, j'ai appris que les contes russes se terminaient ainsi : « Il était une fois un couple très amoureux, ils se marièrent, eurent de nombreux enfants, et ils moururent le même jour. » Et ils moururent le même jour.

Cette phrase me hante toujours. Ils moururent le même jour. Se mettre ainsi à l'abri du deuil de l'être aimé. Petite, ma fille m'avait promis, sans avoir lu de contes russes, après une nuit à pleurer contre moi parce qu'elle venait de se rendre compte de ma mortalité, qu'elle m'aimait tellement qu'elle mourrait en même temps que moi. Consoler l'enfant qui pleure l'idée de la mort de sa mère. Je pleure d'avance la mort de la mienne. Ils moururent le même jour.

Faire le deuil d'un enfant. Il n'y a pas pire souffrance. Un plan pour mourir encore plus. Il était une fois, une enfant qui, immigrant au Canada pour fuir la guerre en Ukraine, fut happée par une voiture juste avant Noël. Elle ne survécut pas à l'impact. Il était une fois une enfant qui trouva tout bêtement la mort dans son pays d'accueil. Ses parents, ses frères et sœurs, sont un peu morts en même temps. Ils moururent le même jour.

Noël. Avoir le goût de Noël n'est pas simple. Enfant, mon papa a fait abandon de famille. Il est parti un quatorze décembre sans jamais revenir.

Il était une fois une petite fille qui avait une vie bien banale, entourée de son papa et sa maman, sa petite sœur et son petit frère et, onze jours avant Noël, son papa fit sa valise, partit en voyage et ne revint jamais. Petite mort avant Noël. Il était une fois des vies bien ordinaires dans lesquelles on était confronté à tout plein de petites morts subites juste avant Noël. Il est minuit moins vingt. Minuit moins vingt. J'ai toujours aimé le moment de la transition vers une journée nouvelle. Minuit moins vingt et on fait table rase. On laisse les emmerdes hier et on recommence à neuf aujourd'hui.

Quand, enfants, nous nous lancions en bas de la balançoire en plein vol, on risquait de se casser le cou. Je n'ai jamais eu peur. Je n'ai peur de rien. C'est embêtant. Aujourd'hui, si je me lance dans le vide, je me casse le cou. Il est minuit moins vingt. Étincelle d'espoir ou de désespoir. Il est minuit moins une. Bientôt, c'est Noël. Écrire un conte de Noël. Ils étaient vivants. Ils avaient une vie pas banale du tout. Ils avaient survécu à de nombreux deuils, les uns et les autres, leur laissant de multiples cicatrices à travers le cœur. Ils étaient là, réunis, célébrant la naissance du Christ pour ce que ça peut bien vouloir encore dire. Il est minuit moins une. C'est bientôt Noël. Nous sommes vivants. Nous sommes ensemble.

C'est peut-être ça l'espoir de Noël. On renaît de nos deuils pour entamer bientôt la nouvelle année. Ils eurent beaucoup d'enfants et, parfois, ils moururent un peu le même jour qu'eux.